

LA ROUTE
DE LA CHAPELLE

Louis Paul Boon

LA ROUTE
DE LA CHAPELLE
OU LE 1^{er} ROMAN ILLÉGAL
DE BOONTJE

Traduit du néerlandais par Marie Hooghe

Préface de Hugo Claus

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

*La bibliothèque de Dimitri se veut un hommage
au travail éditorial de Vladimir Dimitrijević (1934-2011),
fondateur des Éditions L'Âge d'Homme.*



*Logo de la collection: Le Passeur,
dessin réalisé par Vladimir Dimitrijević en 1974*

Titre original: *De Kapellekensbaan*
Première publication en 1953 par Uitgeverij De Arbeiderspers,
Amsterdam

© 1953/1994 The Estate of Louis Paul Boon
© Erven Hugo Claus pour la préface
© 1999 Éditions L'Âge d'Homme,
2022 Éditions Noir sur Blanc pour la traduction française

ISBN: 978-2-88250-654-2

Mes plus vifs remerciements

à Dirk Christiaens pour ses précieux conseils ;

*à Kris Humbeeck,
directeur du Centre L. P. Boon et biographe de Boon,
pour sa relecture critique de la traduction,*

*et à son collègue, Bart Vanegeren,
qui ont publié, en 1994, en collaboration avec le
Centre de documentation pour l'Étude scientifique
de l'œuvre de L. P. Boon des Facultés universitaires d'Anvers,
l'édition définitive de ce roman, paru pour la première fois
en 1953, sous le titre De Kapellekensbaan
aux éditions De Arbeiderspers.*

M. H.

PRÉFACE

Louis Paul Boon est un petit homme maigre, qui doit faire attention à ce qu'il mange « à cause de son estomac », un homme aux yeux bruns et brillants qui vous regarde avec méfiance et affection, comme il observe la plupart des phénomènes autour de lui. Il parle peu de son œuvre, minaudant même inconsciemment de l'air indifférent dont on veut protéger une chose qui vous est très chère. Un mélange de suspicion et de résignation, mais surtout une réceptivité spontanée aux choses et aux êtres. Il faut bien le connaître avant qu'il révèle quelque chose d'essentiel sur son œuvre, réservant son exhibitionnisme à ses livres.

Dans la volière de la littérature flamande, on trouve toutes sortes d'oiseaux, en majorité des pigeons domestiques, quelques paons hâbleurs, çà et là un petit coq de bruyère timide comme un poète, et chacun d'eux chante, hélas, son propre couplet et pond ses propres œufs. Le merle blanc de cette basse-cour est Louis Paul Boon. Il est notre écrivain le plus important, la source la plus généreuse de la littérature flamande, une source qui a crevassé le champ infatué de notre art d'écrire, si bien qu'aucun jeune écrivain qui a lu Boon ne peut plus écrire comme on le faisait auparavant.

Lodewijk Paul Aalbrecht Boon est né le 15 mars 1912 à Alost (Belgique), où son père possédait une entreprise spécialisée dans la peinture automobile. Il fréquenta l'école jusqu'à quatorze ans, puis s'inscrivit à l'Académie des beaux-arts de sa ville natale où il suivit des cours de peinture décorative, de peinture

sur bois et sur marbre et de peinture « artistique ». La maladie de son père le força à rejoindre l'entreprise familiale, tout en exerçant parallèlement, jusqu'en 1939, le métier de peintre, vitrier et couvreur dans une grande brasserie locale ainsi que de peintre en bâtiment chez des particuliers. Très tôt, il se mit à écrire et à peindre des toiles. « Uniquement pour moi-même, dit-il. Je n'ai jamais pensé à publier ces choses. Depuis ma plus tendre enfance, j'étais porté à fantasmer et à raconter. Et je n'ai jamais arrêté. Je n'ai rien conservé de ce que j'ai écrit ou peint à cette époque. J'avais d'ailleurs une certaine méfiance envers ce que j'écrivais. Ça me venait trop facilement. Je croyais que l'Art véritable sur lequel d'autres – les écrivains – planchaient pendant des années était différent, et que ce que je pondais sans réfléchir ne devait pas avoir grand-chose dans le ventre. »

En 1936, il épouse Jeanette De Wolf et leur fils Jo naît en 1939. Pendant la mobilisation, il découvre avec enthousiasme Dos Passos et Céline, écrit son premier roman et le déchire. Il en accrochera les feuillets abîmés dans les waters, de sorte que l'intérêt pour ce roman persistera un certain temps, sous une forme très fragmentaire cependant.

Boon est fait prisonnier au canal Albert et envoyé en Allemagne, d'où il revient quatre mois plus tard dans sa ville natale. Ne trouvant pas de travail rémunéré, il peint et consacre plusieurs longs mois à la rédaction de *De Voorstad groeit* (*La Banlieue grandit*), un ouvrage qu'il illustre lui-même de gravures sur bois. Son épouse – qui pourvoit à l'entretien du ménage en exploitant un magasin de vêtements d'enfant – envoie au jury du prix Leo J. Krijn le manuscrit qui se voit couronné et reçoit un accueil assez favorable dans la presse.

Après la Libération, il est attaché jusqu'à l'été 1946 au quotidien communiste *De Roode Vaan* (*Le Drapeau rouge*) comme responsable de la rubrique des beaux-arts, puis est nommé pendant un an rédacteur en chef de *Front*, l'hebdomadaire des résistants. Sa femme ayant dû remettre son commerce pour raisons de santé, Boon travaille sans relâche dans le plus grand dénuement matériel: il écrit des articles, des pages de romans et des récits qu'il tente de placer par-ci par-là. Grâce à l'intervention du journaliste et écrivain Jan Walravens, un

de ses plus opiniâtres défenseurs, il collabore clandestinement à l'hebdomadaire *De Zweep (Le Fouet)* ; en effet, les quotidiens flamands sont assez réticents à engager un ex-communiste et surtout un ex-communiste qui sait écrire. À cette époque, la productivité de Boon n'a d'égale que sa misère.

En 1954, il est nommé officiellement au quotidien socialiste *Vooruit (En avant)*, auquel il collaborait depuis des années. Il y assure la chronique « Geestesleven » (« Vie culturelle »), le billet quotidien de « Boontje » (« Le Petit Boon ») et un résumé des informations nationales et internationales. Depuis qu'il travaille pour *Vooruit* – où on peut le rencontrer dans la salle de rédaction entre les pin-up de *Playboy* et les journalistes responsables de l'actualité internationale –, le côté matériel de son existence est assuré. Je ne crois pas que cet étau ait entravé sa créativité, car non seulement il publie régulièrement de nouveaux livres mais, âgé à présent de plus de cinquante ans, il confirme la règle selon laquelle le vrai romancier ne se révèle qu'après quarante ans.

Boon mène une vie assez retirée, il est entièrement absorbé par son travail et par ses hobbies qui trouvent inévitablement un exutoire dans son travail. Citons sa collection de femmes légèrement vêtues qu'il découpe depuis des années dans des magazines et rassemble dans des albums après les avoir accompagnées de légendes, son petit chien, le culte de son estomac malade, son jardin où les plantes de rocaille voisinent avec un cerisier, les très jeunes filles dans le train et près du juke-box, l'inventaire des nombreux articles de journaux qu'il utilise et retravaille, l'étude de la Renaissance italienne à laquelle il veut consacrer un livre, sa caméra 8 mm avec laquelle il n'a tourné qu'un seul film intitulé *Zondag in Vlaanderen (Dimanche en Flandre)*. Il lit peu, dit-il, et essentiellement de la poésie. Quand on lui demande à quoi il s'occupe, il fait la grimace. Son visage, qui ne ressemble pas aux photos qui figurent au verso de ses livres, prend un air méfiant et rusé comme Reynart le goupil. « Je ne fais plus rien, déclare-t-il. Juste un peu rêvasser, la tête dans les nuages. Non, ce n'est pas ce que tu penses, je crois que je suis tout simplement consumé et que je ne fais qu'encore un peu couvrir sous la cendre. »

Je me permets d'y voir une réaction dépourvue d'affectation par laquelle certains écrivains dissimulent leur passion pour l'écriture. Comme le Hollandais Couperus estimait nécessaire, entre les longues heures de travail quotidien, de fréquenter avec une grande nonchalance les salons de thé. Comme Kierkegaard, quand il réussissait à échapper un moment à ses activités, courait se faire admirer et envier au théâtre dans toute sa frivolité.

Pourtant, la carrière littéraire de Boon n'a pas été continuellement saluée de cris de joie. Son œuvre a engendré de violentes critiques. La majorité de ses détracteurs s'irritaient de sa grande utilisation d'expressions crues et vulgaires, d'autres lui reprochaient une manière d'écrire qu'ils jugeaient insuffisamment littéraire. De plus, Boon choque de nombreux lecteurs par ses attaques radicales contre les forces de l'Argent, de l'Église et de l'État qui vous rognent les ailes. Toutes ces raisons ne font que confirmer notre jugement: Boon est un écrivain extrêmement important et indispensable.

Cet aperçu de la vie de Boon est bien sûr très schématique. Pour en savoir plus sur lui, il faut lire ses livres. « Tout dans mon œuvre est autobiographique, dit-il, je n'ai pas d'imagination. » Par cette phrase, il réduit le mot « imagination » à un sens bien étroit, car s'il avait consigné sa vie sans tremper sa plume dans l'imagination, nous serions bien loin de l'« anti-monde » dense et surprenant qu'il nous offre et qu'il a fait surgir de sa vie imaginée.

Mais le noyau, le tremplin a incontestablement été sa propre existence. Dans l'œuvre de Boon, nous sommes continuellement confrontés à des situations et à des faits de sa propre vie, présentés avec une telle profusion de détails précis qu'ils ne peuvent qu'avoir été puisés dans l'expérience personnelle. Nous y retrouvons, par exemple, les chambres froides de la brasserie alostoise où il a travaillé, des caves qui nous inspirent de la terreur car leur vide glacé est devenu un symbole du monde qui nous entoure. Le double roman *De Kapellekensbaan – Zomer te Ter-Muren* (*La Route de la Chapelle – Été à Ter-Muren*) fourmille d'impressions sur son père, sur la peinture automobile, sur la mobilisation, sur la misère de la littérature alimentaire, mais

aussi, dans l'histoire d'Ondine qui serpente en italique à travers le livre et qu'on serait trop facilement tenté de qualifier d'« imaginaire », on retrouve par exemple Lowieke Boone, le gamin hypersensible qui raconte et peint. Et Oscar ne nous renvoie-t-il pas sans arrêt à la vie de l'auteur? Par ailleurs, l'œuvre de Boon est impensable sans l'arrière-plan vibrant du prolétariat alostois, un terreau d'une richesse inhabituelle pour les forces primaires que Boon fait affleurer et glorifie. Bien sûr, on n'échappe pas aux retombées directes des opinions et idées de l'auteur; personne dans la littérature flamande n'a traduit son attitude devant la vie de manière aussi peu voilée et aussi violente, sans détour, sans le soutien de figures narratives. Il ne faut pas chercher le porte-parole de l'auteur dans les personnages de Boon, ils sont tous son interprète; et même les plaidoyers *pro domo* les plus diamétralement opposés ramènent à l'auteur qui livre ainsi ses tensions les plus contradictoires.

Pour Boon, la littérature – ce mot qu'il ne prononce qu'avec ironie et condescendance – est une activité absurde, une question qui intéresse les seuls esthètes, et encore, comme passe-temps. Il ne considère jamais un livre comme un objet régi par des lois esthétiques, mais uniquement comme le manifeste d'un homme, formulé de la manière la plus exubérante et la plus directe possible; d'où sa prédilection pour des écrivains tels que Miller, Genet, Kerouac ou Céline. Comme eux, il s'est totalement investi dans son œuvre. Les détails changent de livre en livre – ce qui n'est même pas toujours le cas –, mais l'enthousiasme reste le même, et dans chaque livre on retrouve le même Boon: le rebelle qui a fait de la rébellion une religion personnelle.

Le double roman *La Route de la Chapelle – Été à Ter-Muren* n'est pas seulement le plus gros volume que Boon ait écrit, c'est aussi la gigantesque matrice d'où semble issue l'œuvre antérieure et postérieure. C'est un ouvrage écrasant qui fait table rase de l'idée récurrente que l'on se plaît à donner de Boon: celle de l'autodidacte un peu maladroit et excessif qui, poussé par l'humilité et l'amertume, prend le parti des pauvres diables. Certes, la matière en est, une fois encore, cette frange qu'il connaît si bien: le rebut de la société. Mais est-il question

de réalisme au sens étroit du terme? L'image hallucinante que Boon déforme et pétrit sous nos yeux – car le livre s'écrit et se développe tandis que l'auteur nous initie, d'une manière inédite, aux arcanes les plus intimes de sa créativité – prend vie grâce à son regard perçant, à son pouvoir d'évocation et d'une manière qui sublime tellement le matériau que nous pouvons parler ici d'une approche *poétique*.

Le roman a une structure « décousue » qui découle de l'entrecroisement de plusieurs niveaux d'écriture: le récit de la vie d'Ondine, la vie quotidienne de l'auteur, d'un certain nombre d'amis et de spectres, une adaptation de scènes du *Roman de Renart*, des anecdotes et des projets de livres futurs. Tout cela s'entremêle et se noue, déboule à grand fracas de phrases haletantes et de courts chapitres qui présentent un monde kaléidoscopique auquel il est impossible d'échapper.

Ce n'est pourtant pas un chaos. La fourmilière reste claire et bien ordonnée, on suit sans peine le cours du récit réparti sur les divers niveaux. Ainsi, par exemple, les commentaires des amis sur la naissance du livre consacré à Ondine ne sont pas de simples notes marginales mais le prolongement du récit, une composante essentielle de la déchéance poignante d'Ondine. Il suffit de penser à ce sujet au *Journal des faux-monnayeurs* de Gide pour saisir la distance existant entre un journal en marge d'un roman et l'épisode d'une expérience vécue.

Au début du livre, le maître d'école cantique (un des nombreux « correcteurs » qui font avancer le récit) demande à l'auteur de trouver une structure plus solide et surtout plus équilibrée pour son roman. Ce maître d'école « cantique et solennel » parle comme quelqu'un qui ne reconnaît que la structure romanesque d'un Flaubert par exemple. Quant à moi, je ne peux m'imaginer les péripéties d'Ondine et de Boon dans le temps et dans l'espace coulées en une autre construction que celle qui est utilisée ici. S'y ajoutent en contrepoint les passages traversés d'éruccations et d'applaudissements que je trouve beaux et équilibrés. Équilibrés non seulement dans les détails (quand, au cours d'une orgie, Ondine doit être enduite de cirage, les dames ont parlé d'huile solaire au chapitre précédent qui se déroule dans l'entourage de Boon; le père d'Ondine plante

des choux, puis l'auteur plante un cerisier; etc., etc.), détails qui, comme autant de liens mystérieux et naturels, renforcent l'unité du livre par le seul rapport entre les choses; mais aussi dans le grand tout, où sont insérés des parallélismes qui nous font découvrir au fil de la lecture que *La Route de la Chapelle – Été à Ter-Muren* (« une symphonie... non, c'est une Anthologie », disent les personnages) répond à un projet de grande envergure. La désillusion, l'échec d'Ondine va de pair avec le désastre de l'auteur; à la différence que la résignation est apparue *plus tôt* dans la vie de l'auteur et croise dès le départ la route d'Ondine qui est encore une sauvageonne; la déception de Boon grave déjà chez la jeune fille le désespoir qui la détruira. De même, les rêves d'avenir du socialisme naissant – avec la figure pathétique du petit monsieur Brys qui éprouve toutes les peines du monde à instituer une caisse de maladie – s'écroulent sous la pression des chapitres intermédiaires où les amis discutent dans l'immédiat après-guerre du dessèchement de l'appareil socialiste.

Cet ensemble de souvenirs, de coq-à-l'âne, constitue une méthode proustienne moderne. Les personnages sont présentés avec toute la passion et l'intelligence de l'auteur qui affûte sa plume poétique sur chacun d'eux, et principalement sur le double qu'il se donne. Il fait apparaître ses « héros » sans les annoncer ni les décrire et ceux-ci prennent possession du livre, ils deviennent le livre. Boon lui-même devient johan janssens, johan brams, johan darrieux et dolfinambour, et chacun partage les attributs des autres, leur couleur, leur odeur et leurs manies. L'auteur devient reynart et ysengryn, fangogh et oscar et ondine; ils portent un même regard sur l'homme, le prennent en flagrant délit d'exhibitionnisme, dévoilent ses faces cachées et magnifient sa misère. Boon fustige la bêtise et la lâcheté avec la passion d'un moraliste, il relève ses personnages blessés avec un amour étalé de manière plus indécente qu'il n'est de mise dans le monde chrétien.

L'exhibitionnisme est la plus grande force de Boon. Face à l'emprise glacée et déshumanisée de la société, c'est la seule arme dont dispose encore l'auteur: se détacher de sa propre sensibilité par les moyens les plus violents, la confronter aux phénomènes qui l'entourent, l'élever au jeu supérieur qu'est

l'art, en cherchant toujours à détecter les mobiles qui animent le monde. C'est la conclusion de Reynart-Candide-Boon. Tout en maudissant les événements, il se sent coupable et honteux, et écrit, avec son amertume et sa désillusion, un livre qui est la négation de la négation, la seule chose en laquelle on puisse encore croire. C'est ce qui se produit dans ce roman par le biais d'obsessions, d'idées fixes qui constituent la mythologie personnelle de l'auteur – l'enfant souillé, la rébellion défigurée, l'éros opprimé, la maladie, la mutilation –, par l'accumulation navrante et obsédante de détails sur les maux d'estomac, les chambres froides, les maladies féminines, les tous-les-saints, les pluies et les coupures de journaux. Jusqu'à ce que même l'ennui qu'entraîne cet amoncellement s'intègre au processus de croissance de l'« antimonde » que Boon a créé et qu'il place face au monde.

L'insuffisance ou l'incapacité humaine, que l'auteur traduit lui-même par la formule : « Génial aux jambes trop courtes », trouve sa personnification la plus émouvante en Ondine, qui est une des rares figures épiques de notre littérature. Sa jeunesse est décrite de manière prodigieuse dans toutes ses articulations – son trouble, sa maturation et son dégoût – tandis qu'elle se révolte contre ce qui l'obsède : Dieu et le monde et les hommes. De son questionnement continu face à son miroir jusqu'à sa constatation : « Une femme, c'est plus que seulement un corps », de sa traversée de la guerre telle une Mère Courage moderne jusqu'à sa chute désespérée, toute l'histoire de cette vie est une création inoubliable.

Les facettes de *La Route de la Chapelle – Été à Ter-Muren* sont multiples. Notamment parce que le cours du récit est systématiquement freiné à chaque chapitre et que chacun de ces chapitres creuse un nouveau champ de forces, dirige sur l'ensemble de nouvelles lentilles déformées. Boon appelle ces chapitres des « petits coins », et ce terme est on ne peut plus juste, car ce livre n'est pas un labyrinthe, c'est un quartier populaire plein de petits coins et de recoins, un faubourg, une banlieue dont chaque encoignure dissimule ennui, sarcasme et tendresse. Et c'est trop. Abondance nuit, comme on dit en Flandre d'un ton réprobateur pour ne pas effrayer les fines bouches. Comme elles aussi peuvent faire la grimace devant l'évidence notoire des

nombreuses discussions menées sur le Congo, sur la politique artistique en Belgique, sur le marxisme, sur l'ère atomique, etc. L'approche simple et directe de pareils sujets inquiète ceux qui préfèrent s'envelopper dans les nuages de fumée du jargon respectable dont se servent toujours les politiciens.

Les répétitions (comme dans un poème épique) sur la résistance et la révolte, le fourmillement de la misère de ces éternels opprimés, la diarrhée de jalousie, de rancœur et de petits plaisirs peuvent ennuyer à la longue, taper sur les nerfs du lecteur; ce procédé est en tout cas préférable à l'ennui un peu chic qui se dégage des nouveaux romans désincarnés. Je voudrais aller plus loin et dire que ce double roman de Boon, avec sa négation violente, ses hymnes à la féminité qui rappellent par leur cruauté les diatribes de Swift, avec ses rêves d'une « réserve » où l'individu pourrait résister aux barbares, représente un traité du bonheur pour l'homme d'aujourd'hui.

Les paraboles de Boon sont gonflées de traits humains, on y trouve à boire et à manger, mais toujours nous y retrouvons le même auteur qui nous touche par son fanatisme, sa poésie et ses prises de position personnelles. Car nous osons nous reconnaître dans l'étranger qu'est Boon, cet homme qui lutte non seulement contre les barbares intégrés socialement, mais aussi contre la solitude fondamentale de l'individu, contre le corps et l'angoisse. Fascinée bon gré mal gré par le comment et le pourquoi des choses, retournée à l'état sauvage, incroyante dans un monde de chambres froides et de femmes à la Delvaux, indignée, généreuse, telle est l'œuvre de Louis Paul Boon. Et non (comme il le croit parfois) un monologue sur une île. S'il s'abandonne, lui, à la résignation, sous la pression des indifférents du dehors et du désespoir du dedans, nous sommes, nous, chaque fois plus pauvres. Il y aura toujours plus de « boonophiles », toujours plus de « boonomanes » qu'il ne pense. Sa « réserve » est notre domaine préféré.

HUGO CLAUS

Extrait d'une monographie consacrée à Louis Paul Boon, publiée par le ministère de l'Éducation nationale et de la Culture et les éditions A. Manteau, Bruxelles, 1964.

LE LIVRE SUR LA ROUTE DE LA CHAPELLE

qui est le livre sur l'enfance d'ondinette qui naquit en l'an 1800-et-tant... et tomba amoureuse de monsieur achille dere-nancourt, directeur de l'usine de fil la *filature**¹, mais qui à la fin du livre se mariera avec le minable petit oscar... sur son frère valère-tralère à la tête monstrueuse qui oscille de-ci de-là dans la vie, et sur le petit monsieur brys qui était sans le savoir un des 1^{ers} socialistes... sur son père vapeur qui voulait sauver le monde avec sa machine impie, et sur tout ce qui ne me vient pas à l'esprit pour le moment, mais veut dépeindre dans ses grandes lignes le laborieux ESSOR DU SOCIALISME et la chute de la bourgeoisie qui a pris deux guerres en pleine poire et s'est ramassée. Mais à côté de cela et entre 2, c'est aussi un livre qui se passe beaucoup plus tard, à notre époque moderne du jour d'aujourd'hui: si ondinette vit en l'an 1800-et-tant, môssieu colson du ministère, johan janssens le journaliste, tippetotje la peintre, m^e mots et le prof. dr. de maisons-lepitre – et toi-même, boontje – vivent au jour d'aujourd'hui, en quête de valeurs qui comptent vraiment, en quête de ce qui pourra empêcher le DÉCLIN DU SOCIALISME. Mais... le ciel nous préserve, ce n'est pas que ça: c'est une flaque, une mer, un chaos: c'est le livre de tout ce qu'on a pu voir et entendre sur la route de la chapelle de l'an 1800-et-tant à ce jour.

1. Les mots et expressions en italique si le texte est en romain ou en romain si le texte est en italique et suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (N.d.T.)

ICI COMMENCE LE 1^{ER} CHAPITRE :

PRINTEMPS À TER-MUREN

ON TIRE UNE GRANDE CROIX SUR TOUT

Tu vois par la lucarne ouverte de ton grenier le bois-de-personne que le soleil couchant teinte en rouge et tu entends le mouton mélancolique de môssieu colson du ministère bêler une dernière fois avant de disparaître derrière la porte grinçante de l'étable : et puis tu repousses tes paperasses et descends l'escalier, juste comme le maître d'école cantique pousse la porte et fait entrer avec sa belle femme lucette un peu de ce dernier soleil rouge. Et tu l'entends dire, en hochant sa tête de maître d'école cantique et solennel :

m'est avis que là-haut dans ton grenier tu es resté penché sur tes papiers pour écrire sur notre-monde-d'aujourd'hui, et moi qui ai mal-entendu tant de livres, je sais qu'on a déjà dit tout ce qui doit être dit, je ne parle pas seulement de l'ecclésiaste, du créateur de faust ou de ce fou qui joue hamlet... non, ne m'interromps pas, car je n'aime pas ça, mais toi, là-haut dans ton grenier, vas-tu amasser plus grande sagesse que lao tseu, ou peux-tu être plus surréalistico-érotico-débile que les chants de maldoror ? vas-tu sonder les profondeurs et les hauteurs humaines plus profond et plus haut que dans les démons des frères karamazov, vas-tu pourchasser le temps en dehors du temps et de l'espace avec plus de frénésie que proust, ou vas-tu fouetter la vie dans le temps et l'espace avec plus d'acharnement que dans *le voyage au bout de la nuit** ? peux-tu mieux que l'amant de lady chatterley situer dans son juste équilibre d'animal vivant et pensant l'homme égaré-dans-une-société-faussée ? peux-tu manier la langue plus sobrement que lénine, avec plus de naturalisme que zola, plus de métaphores que la bible ?

t'est-il possible d'être plus solennel et plus infailible que le pape de rome, plus fabuleusement immoral que les mille-et-1-nuits, plus céleste que l'imitation de jésus-christ, plus rusé et plus fin que le reynart de willem-qui-fit-madoc², plus tragi-burlesque que l'ysengrimus de nivard de gand? et peux-tu être plus moderne, incroyant plus galeux que le tropique du capricorne? ou plus romantico-misérabiliste que la banlieue grandit³?

Et quand tu entends se taire le maître d'école cantique et le vois serrer les lèvres, tu réponds: il est possible qu'il soit impossible de dire quelque chose de plus nouveau et de plus juste, mais la poussière des temps tombe sur tout ce qui a été écrit, et c'est pourquoi je pense qu'il est bon une fois tous les 10 ans de tirer une croix sur toutes ces vieilles choses, et de redire le-monde-d'aujourd'hui avec d'autres mots.

ATLANTIQUE-ATOMIQUE

Tandis que johan janssens le poète et journaliste vient vers toi à-pieds-nus-dans-ses-pantoufles, en disant pffut au lieu de bonjour... et que le maître d'école cantique lui répond qu'il va y avoir de l'orage, en regardant les yeux impassibles de sa belle femme lucette plutôt que le ciel qui est 1 ciel là-bas loin dans le lointain... tu leur demandes ce qui leur plairait: on a déjà eu droit à la littérature mondiale, est-ce qu'on va remettre ça?

Si je résume la discussion, dit johan janssens dans son plus beau style journalistique, je dois donner raison au maître d'école cantique quand il dit qu'il n'y a plus rien à dire, mais je ne peux pourtant pas te donner tort quand tu dis qu'il faudrait répéter tous les 10 ans tout ce qui a déjà été dit mais avec d'autres

2. « *Willem, die Madoc maecte, Daer hi dicken omme waecte...* », incipit de l'épopée animale écrite en moyen néerlandais *Van den Vos Reynaerde* (*Reynart le Goupil*) du présumé Willem (+/- 1230-1240), dont une traduction française a été publiée par Liliane Wouters en 1974 (La Renaissance du Livre, Bruxelles, collection Unesco d'œuvres représentatives). (*N.d.T.*)

3. Allusion au premier roman de L. P. Boon, *De Voorstad groeit*, paru en 1943. (*N.d.T.*)

mots. Ah, si je comprends bien, cela revient à dire que c'est la forme qui doit changer, car l'intelligence évoluant et la bêtise permanente de l'homme, comme la foi louable en l'avenir et le doute hérétique en cet avenir étaient dans la civilisation-antique pareils à ce qu'ils sont au jour d'aujourd'hui dans notre civilisation-actuelle, mais il faut que quelqu'un verse le vin vieux dans de nouvelles barricades – si je peux m'exprimer ainsi en ma qualité de Poète – pour que tout qui s'y soule comprenne qu'il n'y a pas que le monde magique de l'atlantide atlantique qui a coulé à pic, mais que le monde des chômeurs de l'atomique lui file le train... holà, je m'épouvante et je prends peur et je dois rire de ma propre remarque spirituelle... et je me lance vite dans un autre sujet, la forme donc : si on veut dire une nouvelle fois tout ce qui a été énuméré par le maître d'école cantique, il faut chercher une autre forme, mais laquelle? par ex. un roman où on déverse tout pêle-mêle, plouf, comme une cuve de mortier qui tombe d'un échafaudage, avec en + et en sus ses doutes et ses hésitations sur la finalité et l'utilité du roman, + en sus et par-dessus le marché ce qu'on pourrait appeler le voyage du nihilisme au réalisme – aller-retour, 3^e classe – car si aujourd'hui il y a encore un espoir que le monde devienne quelque chose, demain cet espoir sera réduit à néant... et en outre on pourrait encore donner des notes marginales, des idées soudaines, des détails inutiles, des rêves érotiques captés et même des coupures de journaux...

C'est-à-dire un peu ce que nous faisons, dis-tu... et johan janssens, le maître d'école cantique et môssieu colson du ministère te regardent bouche bée.

HABILE RAFISTOLAGE

C'est en sa qualité de Poète qu'en cette soirée lourde et pluvieuse johan janssens parle de ses doutes sur le roman. Mais quand avec un sérieux de pape il veut commencer à dire qu'il en a plein le dos du roman, il découvre qu'il en a plein le dos de cette expression elle-même – en avoir plein le dos – et il réclame une séance à huis clos pour la remplacer par une

autre... et comme la belle femme lucette l'apprit plus tard de la bouche de son maître d'école cantique, johan janssens laissa échapper au cours de cette séance qu'il dressait une liste d'expressions qui ne figurent dans aucun glossaire, et qu'il la publiera dans le 1^{er} roman illégal de boontje, au moment où le dernier lecteur sera tombé raide mort, dont acte...

Et quand après cette séance ta femme et la belle femme lucette rentrent dans la pièce, il poursuit son exposé, qu'il en a plein le dos – clin d'œil général – de se farcir l'un après l'autre des romans comme-il-faut, car quand on compare le roman et la Vie, on voit que ce n'est qu'habile rafistolage et qu'il y a une analogie plus que frappante avec les acrobaties du clown qui vient après le danseur de corde, mais qui titubant là-haut tout au faite du cirque en faisant délibérément ses clowneries risque lui aussi de soudain glisser...

Et tandis qu'en sa qualité de Poète johan janssens reprend haleine, le maître d'école cantique lève le doigt et dit que cette argumentation est un véritable coq-à-l'âne. Mais johan janssens qui a fait provision d'haleine fraîche poursuit son argumentation contre le roman: entre-temps donc, le clown avance toujours là-haut sur la corde tendue, en pleurant comiquement, mais il glisse soudain et risque sa vie... car bien que sa tâche soit de parodier l'acrobate, il risque sa vie tout autant que l'acrobate qui l'a précédé... et en s'empêtrant dans son pantalon qui tombe, il demande au public les yeux vissés en l'air si personne ne peut lui prêter une épingle de sûreté, mais quand il se tourne de tous les côtés du cirque circulaire, le public susmentionné remarque une gigantesque épingle de sûreté dans le dos du clown. Sur quoi johan janssens s'assied et le maître d'école cantique ajoute qu'en écrivant 1 000 pages, on a faussé et déformé 1 000 petites vérités, les a fourrées dans un sac, mélangées et ressorties cul par-dessus tête. Les 1 000 petites vérités forment ensemble le grand Mensonge à 1 000 faces, la parodie de la vie, le clown du cirque, le poisson sur le sec, crie johan janssens en sa qualité de Poète et il renverse son verre.

NI DIEU NI DÉMOCRATIE

Tu as renversé et cassé un verre, dit ta femme à johan janssens, poète et journaliste... mais il est ici en sa qualité de journaliste et n'entend pas bien de ce côté: et en battant des pieds sur ton plancher et en tapotant des mains sur ta table, il pianote... non, il tambourine... la marche du roman-taplan-taplan-romantaplan, tant et si bien que la belle femme lucette porte les mains à ses petites oreilles. Et avec un hochement de tête il lui dit de dévoiler sans crainte ces jolies coquilles roses car il a quelque chose d'intéressant à raconter: en ma qualité de Poète, je découvre à peine que chacun vit pour soi et ne croit plus en rien, quand mon confrère le poète johan brams me dit qu'il ne vit que pour lui et devient cynique et ne croit plus en rien. Et il me raconte l'histoire du petit homme qu'on arrête et qu'on condamne parce que la faim l'a poussé du mauvais côté pendant la guerre, mais que les grands généraux nazis disent à la radio qu'ils n'ont jamais rien eu à voir avec hitler *im grunde*. Et en même temps, il croit, mon confrère johan brams, qu'on se retrouve comme en 36 et que le monde va vers une période de destruction totale... et encore quelque chose d'intéressant, mais que j'ai oublié. Et en ma qualité de journaliste, je passe ensuite dans la même rue chez le professeur de maisons-lepitre qui fait cours à l'université et est une des 7 personnalités intelligentes de belgique, à côté de qui je me sens toujours si petit et si bête, car il a la tête farcie de heine et goethe et dostoïevski et comprend le monde et joue pourtant tout simplement dans une petite fanfare de village... et il me dit: nom de dieu je commence à ne plus croire en rien, je deviens si cynique que j'en reste baba. Et je lui demande quelle est son opinion à lui au sujet de l'idée que le monde entier devient cynique et ne croit plus ni à dieu ni à la démocratie ni aux couilles du chien – excusez-moi – et il réfléchit profondément et donne son avis et c'est moi qui en reste baba: c'est une si petite pensée que c'est à en tomber le cul par terre. Et le soir, toujours en ma qualité de journaliste, je pose la question à quelqu'un qui a réponse à tout et se balade avec des antennes sur la tête

et retombe toujours sur ses pattes où que le hasard le ballote – et qui était fier comme artaban de pouvoir faire un bout de chemin avec moi, j. j. poète et journaliste – et il me répond à cette question et c'est une fois encore une si petite pensée que j'en suis presque tombé une fois encore le cul par terre : ça faisait donc 2 fois que j'étais presque tombé le cul par terre, mais je ne l'ai pas fait bien sûr, j'ai préféré rentrer chez moi où ma femme...

Mais voilà la belle femme lucette qui se replaque les mains sur ses petites oreilles roses et nues, et ta femme dit : à propos de tomber, vas-tu payer le verre que tu as laissé tomber ?

MALAISE

C'est samedi soir et il fait beau quand le poète et journaliste johan janssens emboîte le pas au maître d'école cantique et à sa belle femme lucette et les rattrape sur le chemin qui mène chez toi. Et avec un regard en coin sur les petites oreilles roses et dénudées de la belle femme lucette, johan janssens dit :

je parlais hier du manque de foi et du cynisme et de quelque chose que j'avais oublié... ainsi va le monde, on oublie d'abord les choses les plus nécessaires à dire – et je pense avec consternation à toutes les grandes choses qu'on aurait pu dire au cours des temps, si on ne les avait malheureusement pas oubliées – ah, mais vous étiez à peine partis que ça m'est revenu... mon confrère johan brams me disait qu'il y a un malaise général, plus personne ne croit en rien ni ne se lance dans des travaux d'envergure, les gens riches ne construisent plus de rangées de maisons ouvrières mais s'achètent des voitures en série, et les gens pauvres qui n'ont pas d'argent pour se construire une petite cahute s'entassent dans des chambres meublées ou dans les logements provisoires de l'État – provisoires provisoires, comme tout est provisoire, dieu et les hommes et le monde et l'ère atomique et l'art du roman – et le bâtiment est paralysé. Plus personne ne se donne la peine de lire un livre et les éditeurs refusent les manuscrits des auteurs, bons ou mauvais, mûrement réfléchis ou écrits à la va-vite... et si un livre mûrement réfléchi est un

bon livre à mes yeux, le contraire peut presque être vrai aux yeux désespérés de l'éditeur... et plus un seul grand écrivain n'a le courage de représenter notre époque dans un ouvrage sans précédent. Ha, c'est parce que... comme l'homme riche susmentionné qui ne construit plus de maisons, et l'homme pauvre qui crèche provisoirement dans un meublé ou crève plus provisoirement encore dans un taudis, et le bâtiment qui est paralysé, et l'éditeur qui refuse des manuscrits... l'écrivain ne doit même plus se donner la peine de commencer un grand ouvrage: de toute façon, le monde est fichu. Ha... veut dire le maître d'école cantique... mais johan janssens l'interrompt en sa qualité de journaliste, et raconte qu'il a aussi rencontré andré, le théosophe et étudiant en médecine, et qu'il lui a demandé s'il avait découvert quelque chose dans le sens d'un malaise général, mais qu'andré lui a répondu d'un air candide: non, car à l'université on fait encore cours.

Ha... veut encore dire le maître d'école cantique... mais sa belle femme lucette éclate de rire en entendant les paroles de johan janssens, et entre-temps ils sont arrivés à ta porte et quand ils entrent chez toi, ils te voient avec un papier à la main: l'AVANT-PROPOS DE TON NOUVEAU ROMAN.

LA PETITE ONDINE ENTRE FER ET VERRE

Un peu de sérieux maintenant, car bien qu'on n'écrive plus de romans, l'auteur de ce plan-de-roman voudrait donner quelque chose qui engloberait Toute La Vie... mais tu vois que dès le début il est forcé d'employer de trop grands mots avec des majuscules... et humainement parlant, il faut s'attendre à ce qu'il ne soit pas à la hauteur de son roman. Il passera trop vite sur ceci et s'étendra trop sur cela, et de cette manière ça deviendra une mer, une flaque, un truc qui ne ressemble à rien: mais il nous reste la mince consolation qu'il soit un maître du détail. *Il écrirait un roman avec pour héroïne présumée la petite ondine – car parmi la peur et le doute et le dernier espoir du dernier des mohicans, parmi le fer et le verre et le béton, parmi la bureaucratie et la fission nucléaire et le bâtiment paralysé, la figure de cette jeune*

fille donnera une impression de bien-être et de fraîcheur... mais à côté du roman de la petite ondine, il faut aussi que ça devienne le roman du petit oscar, son-amoureux-et-mari – ondine et le petit oscar, deux o que le hasard doit réunir, pour leur faire dérouler côte à côte la bobine de leur vie, sans jamais se comprendre mutuellement et en entretenant les mêmes illusions sur tout – mais que dieu me pardonne si ça ne devient pas plus que ça: ça doit aussi devenir le roman du socialisme, des origines à nos jours, et en plus celui de la petite bourgeoisie qui a pris 2 guerres en pleine poire et s'est ramassée, en épargnant et en crevant de faim, mais en sauvant quand même la face. Oh, dans ce roman il parlerait de vapeur et de sa machine impie, et de valère-tralère au doigt coupé et à la tête monstrueuse qui roule sa boule en oscillant de-ci de-là...

Hélas, tu n'es même pas à la moitié de ton plan que ta femme laisse échapper avec un hochement de tête que c'est beaucoup trop. Abondance de bien ne nuit pas, dit johan janssens en poète, mais il ajoute en journaliste: le manque de place nous empêche de... Et le maître d'école cantique lève le doigt et dit: l'excès en tout est un défaut. Et môssieu colson du ministère, qui ne dit pas grand-chose, dit à présent: c'est ce que tu penses, toi, monsieur le maître d'école cantique, mais c'est parce que tu es quelqu'un qui ne dit pas grand-chose.

UNE ERREUR ET UN AVERTISSEMENT

Regarde, tu vas à un meeting où on te dépeint et te promet la société à venir – après celle de la fission nucléaire – et tu es heureux comme un gosse à la saint-nicolas, mais en rentrant chez toi, le lacet de ta chaussure se casse et tu jures des sacré nom par ici et sacré nom par là. Ce qui ne veut pas dire que saint-nicolas... pardon, la société à venir... n'en viendra pas moins, mais ça veut dire qu'il faudra toujours tenir compte de lacets qui cassent. Et en l'occurrence pour l'instant, te laisser lire jusqu'au bout le plan de ton roman – bien que ce ne soit que la moitié de ton plan en fait – sans que l'assemblée dise platement que c'est trop... l'excès en tout est un défaut... et que roman ou pas roman, elle allume la radio et écoute les prévisions du

temps : vent modéré trois poutrelles levées. Sapristi, ce n'est pas une raison pour t'enfermer dans ta rancœur, tu écoutes toi aussi les prévisions du temps et conclus « situation normale », et t'en prends à môssieu colson du ministère, bien qu'il ne dise jamais rien et ne lise jamais un roman : *dans mon roman, dis-tu, il sera aussi question du petit monsieur brys qui parlait en vers et était sans le savoir le 1^{er} social, et de jeannine qui était si gentille et si, bon, enfin, et de malvine la bigleuse – oui, tiens, c'est vrai, deux ou trois mots sur le spiritisme aussi –, ne te frappe pas, môssieu colson du ministère, mais aussi de choses que je n'ose pas dire à des gens sérieux – et d'émouvantes et subtiles splendeurs que personne ne remarquera, comme toujours. Mais au beau milieu du roman, il y a une erreur, je crois, car il y est soudain question d'un enfant, sans que le lecteur en ait été averti.*

Et môssieu colson du ministère, qui ne dit jamais rien, dit à présent : j'approuve de la tête car ton livre sera un monde, il sera 100 mondes, mais évidemment tu devras dire que toutes ces choses sont 1 grand mensonge du début à la fin : dire par exemple que tu es surpris par la force de ton imagination qui te fait sucer tout ça de ton pouce, et que tu casseras la figure à quiconque voudra t'intenter un procès, car tu es un... un chose... enfin qu'importe... mais un homme averti en vaut 2.

LA ROUTE DE LA CHAPELLE

Il est tombé un peu de pluie sur le mont-des-lapins et sur le bois-de-personne mais le soleil commence déjà à briller, et tout devient plus beau qu'en réalité : et tu lis la 1^{re} page de ton romantaplan qui situe la scène en 7 mots : *la route boueuse de la chapelle serpentait en direction du hameau de ter-muren le long du long mur sans fin de l'usine de couvertures la labor, et du champ de broussailles du mont-des-lapins, qui était la dernière terre en friche du château des derenancourt. C'était un endroit désert. Des feux follets, qui sont les âmes des enfants mort-nés, y dansaient dans l'obscurité au-dessus des taillis. Ce diable de kledden⁴ aux pieds fourchus y*

4. Kludde, ou Kledden, est une créature métamorphe des mythologies germanique et flamande. (N.d.T.)

agressait les dernières petites ouvrières qui pataugeaient dans la boue du chemin obscur, et l'une d'elles, la plus belle qu'on ait jamais vu fleurir de mémoire d'homme, y avait été violée. C'était péché d'être si belle et de devoir être mutilée si pitoyablement par les cornes du kledden. Et un gardien de nuit, qui croyait avoir découvert des traces menant au château, fut relevé de ses fonctions car une fois encore il était très vraisemblablement ivre. Et de plus, pour preuve accablante, la même semaine, la variole tant redoutée éclata : le soir, les gens de ter-muren faisaient un grand signe de croix en silence.

Et tu tousses, et glisses ton papier dans la farde où tu vas rassembler l'histoire de la petite ondine, tandis que môssieu colson du ministère se tait et attend, quand il voit le maître d'école cantique hocher la tête : *tu me parles du mont-des-lapins que je vois d'ici, et du bois-de-personne dont je sens l'odeur par la fenêtre ouverte, mais tu fais de la laide maison des gens riches du mont-des-lapins un château où habiterait un monsieur derenancourt que je ne connais pas.* Je ne comprends pas : pourquoi ne dis-tu pas les choses telles qu'elles sont, pourquoi les mélanger et associer à des noms connus des choses et des gens inconnus qui jettent le trouble dans mes pensées cantiques ? *et en même temps tu parles de feux follets et du kledden qui aurait violé la plus belle fille – ouille quel romantisme – et tu fais relever de ses fonctions le gardien de nuit qui découvre des traces menant au château, et là-dessus la variole éclate et les gens de ter-muren – un beau nom, un très beau nom – font un lent signe de croix en silence.* Il me semble que les choses du monde sont déjà assez compliquées, pour premièrement ne pas les mélanger et les rendre méconnaissables dans un livre fantastique, et ensuite les repousser à une époque lointaine-et-révolue de kleddens et de varioles, disons en 1800-et-tant. Le romancier qui est coincé dans l'époque d'aujourd'hui avec ses nerfs et son sang et ses spermatozoïdes – excuse-moi – ne doit-il pas rendre compte de l'époque d'aujourd'hui, au lieu de s'aventurer avec une lanterne d'écurie sur le sentier de 1800-et-tant ? Et môssieu colson du ministère hoche la tête en signe d'approbation et donne raison au maître d'école cantique : *pourtant c'était beau, dit-il, cette description de la route de la chapelle.*

L'HÉROÏNE ENTRE 2 USINES

Et tout le monde rit parce que môssieu colson du ministère dit ça d'un ton tellement convaincant, et toi aussi, et après avoir situé la scène, tu essaies de présenter ton héroïne : *parmi les gens de ter-muren, là, en bordure de la route de la chapelle, vivait la petite ondine qui deviendrait sans aucun doute une belle femme mais qui, l'ignorant encore, allait en sabots et portait ses cheveux bruns en 2 petites nattes raides dans son dos, et qui très égoïstement considérait le monde de ter-muren comme un monde pour elle seule. En fait, elle considérait le début du long mur de l'usine de couvertures la labor comme le début d'un autre monde... et le ciel gris de pluie, sur lequel se détachaient les cheminées fumantes de l'usine de fil la filature, elle le considérait comme le ciel de l'usine de fil la filature. Elle avait l'impression que son monde était serré entre d'un côté les champs sans fin où un dernier paysan était courbé sur sa terre en friche, et de l'autre la ville fumante et puante où les gens de ter-muren allaient travailler à l'usine de monsieur derenancourt. La première fois qu'elle entendit parler de dieu qui était tout-puissant, elle crut qu'il s'agissait de monsieur derenancourt du château, qui l'été habitait au mont-des-lapins et l'hiver à la ville des cheminées fumantes de l'usine de fil la filature. Quand les ouvriers de l'usine de fil la filature rentraient par la route de la chapelle, la petite ondine les voyait se battre contre les ouvriers de l'usine de couvertures la labor, qui habitaient tout là-bas aux premières maisons sales derrière le bois-de-personne : ter-muren était encyclique parce que monsieur derenancourt l'était et les premières maisons sales étaient libertines parce que monsieur delalabor l'était : de toute façon, aucun d'eux n'avait le droit de vote... ce que la petite ondine ignorait encore.*

Et môssieu colson du ministère se réveille en sursaut en entendant ces derniers mots sur le droit de vote. Le maître d'école cantique, dit-il, dira sans doute encore ce qu'il dira, mais je veux ajouter au fait que les gens de ter-muren se battaient entre eux alors qu'ils n'avaient pas le droit de vote, qu'au jour d'aujourd'hui au ministère... Et môssieu colson du ministère fait exactement le contraire de ce que tu as voulu faire : il ramène les choses du passé dans le temps présent. Ha, tu vois,

juste ce que je voulais dire, triomphe johan janssens, poète et journaliste : en ma qualité de journaliste, j'évitais toutes ces choses poétiques, « elle pensait, elle avait l'impression, elle considérait... » et je fabriquerais plutôt un roman direct à partir de coupures de journaux, de l'an 1800-et-tant à nos jours. Je donnerais des informations sur le système électoral censitaire, sur les accidents à l'usine de fil la filature, sur monsieur dere-nancourt dans son château du mont-des-lapins, et un enfant brûlé ou un arbre déraciné par le vent aux premières maisons sales derrière le bois-de-personne : ça deviendrait un roman qui ferait battre mon cœur journalistique... je dois me retenir sinon je vais me mettre à parler en ma qualité de poète.

UNE LOQUE HUMAINE

Il semble que ce soit la kermesse en ce dimanche soir qui tombe, la kermesse aux 1^{res} maisons sales derrière le bois-de-personne. Et la bruine qui bave mollement sur ta fenêtre doit mouiller avec tout aussi peu d'entrain les bâches du carrousel et du tir forain. Un soir donc où le monde se demande s'il doit encore se donner la peine de tourner. Pourtant, le maître d'école cantique et sa belle femme lucette sont venus jusque chez toi, en disant qu'il n'y a pas grand monde dans la rue : on ne doit avoir rencontré que des morts. Et tu accroches leurs imperméables baveux au porte-manteau et fermes la porte derrière eux en disant : puisque c'est de toute façon une soirée perdue, *je vais vous lire un extrait de la vie de la petite ondine, cette morveuse qui me vole ma vie depuis des années, et refuse de se plier aux règles d'une héroïne romanesque bienséante.* Et tandis que la belle femme lucette et ta femme susurrent sur le temps et la vie chère et le rouge à lèvres rouge atomic, le maître d'école cantique se redresse sur sa chaise pour ne pas s'endormir : *la petite ondine était encore trop impressionnable pour voir le monde de ter-muren dans ses justes proportions. Elle était égoïste et s'appropriait tous les échos et impressions, pour les accumuler au plus profond d'elle-même sans plus y penser. Elle ramenait le monde à elle, en elle, un monde déformé bien sûr, un monde-de-petite-ondine qui tournait le dos*

au long mur de l'usine de couvertures la labor et aux 1^{res} maisons sales derrière le bois-de-personne. Et c'est ainsi qu'elle voyait les maisonnettes basses de ter-muren plus basses encore, et le champ tout autour, avec la silhouette noire d'un paysan courbé vers la terre, plus infini. À la porte de la maison où ondine habitait avec sa mère zulma et son père carolus était accrochée une plaque « c'est ici qu'on garde les clés de la chapelle de notre-dame de ter-muren », et pour cette raison la petite ondine se sentait plus importante que les autres gamines qui jouaient dans la boue ou la poussière de ter-muren, ou se suspendaient à la barrière du chemin de fer et faisaient des cumulets en découvrant leurs petites fesses sales... mais elle considérait comme une injustice énorme qu'il n'y ait pas aussi au-dessus de leur porte une plaque indiquant « c'est ici qu'on garde les clés de la barrière du chemin de fer ». Et pour montrer son irritation – qu'est-ce que les enfants n'inventent pas! – elle alla chercher son petit frère, un corps flasque et informe avec une grosse tête monstrueuse, couché dans un bac à roulettes. Il avait 4 ans et pouvait à peine soulever sa tête monstrueuse quelques centimètres plus haut que la couverture rouge, il s'appelait valère, mais que représente un nom chez une telle loque humaine? Et voilà que pour épater les autres, elle lança le bac à roulettes sur la voie ferrée et traversa le passage à niveau à une vitesse folle, juste devant le train qui approchait en hurlant. Les roues de bois cahotaient sur les voies et la tête dans la caisse se ballottait de concert. Quelqu'un poussa un cri, une femme se figea, frappée par la main de dieu, mais de l'autre côté du passage à niveau la petite ondine se tordait de rire.

1800-ET-TANT

La petite ondine trouvait naturel tout ce qu'elle possédait, mais elle faisait la tête à cause de tout ce qu'elle ne possédait pas. Et vu que ter-muren... serré entre le mont-des-lapins avec le château de monsieur derenancourt et le bois-de-personne avec les 1^{res} maisons sales et les cheminées fumantes des 2 usines... était un hameau très pauvre, elle boudait presque à longueur de journée. C'était bien avant l'autre guerre, du temps où les gens dans la faim et le besoin se multipliaient comme des lapins, et mangeaient du hochepot à midi et de la pape au babeurre le soir. C'était du temps où on vous inculquait dès l'enfance un respect

inouï pour monsieur le curé de ter-muren et monsieur derenancourt du château. La petite ondine commençait à remarquer que le monde où elle vivait n'était pas pour elle seule, qu'on l'y tolérait à condition qu'elle dise, bien poliment, bonjour monsieur le curé... c'était à peine croyable, elle qui gardait les clés de la chapelle! Son père rampait, sa mère se prosternait servilement dès qu'un monsieur passait le seuil, et d'elle on exigeait... oui, quoi? qu'elle balaie le sol de ses deux petites nattes brunes? Oh, ça ne veut pas dire qu'elle se révoltait, loin de là, mais elle n'arrivait pas à croire qu'elle était de ceux qui devaient obéir. Elle se croyait née pour arborer une moue boudeuse, comme la vieille dame du château... elle se croyait née pour recevoir et commander. Et s'il semblait à présent en aller autrement, elle s'en moquait secrètement: demain, on viendrait lui dire qu'on s'était trompé. On la voyait alors se courber plus bas que quiconque, comme dans une tentative de mettre à exécution ce qu'elle s'était purement imaginé: elle s'inclinait si bas que ses tresses retombaient par-dessus ses épaules et balayaient le sable du sol. Mais le sourire ne quittait pas ses lèvres, ce sourire signifiait: comprenez-moi, j'attends ce que m'apportera Demain...

Elle deviendrait sans aucun doute non seulement une belle femme, mais aussi une femme intelligente. De l'autre côté du passage à niveau, il y avait le cabaret-épicerie de son oncle où, à part une barrique de pétrole et un sac de sel, on ne trouvait que des rayonnages avec des sabots de bois. Elle trouvait bizarre que les gens aient si peu de besoins, une pincée de sel pour saupoudrer les pommes de terre et un peu de pétrole dans la lampe pour repriser leurs vêtements de travail. Mais le plus important, c'était pourtant le mauvais genièvre qu'on servait dans l'arrière-cuisine. Son oncle était contremaître à l'usine de fil la filature, et parce qu'il portait une barbe, les gens de ter-muren l'appelaient le christ quand il ne les entendait pas... mais ils étaient bien obligés de se souler chez lui et de chanter les louanges de monsieur derenancourt, sous peine d'être mis à la porte de l'usine. Et un jour, la petite ondine apprit que son père aussi avait un surnom, qu'on disait carolus en sa présence, mais qu'on l'appelait vapeur derrière son dos. Elle se mit alors en rage parce qu'il n'était pas un dieu omniscient, elle fit tinter les clés de la chapelle, et dit à notre-dame de ter-muren qu'elle devait mettre un terme à la bêtise inouïe de son père. Tantôt on pensera que nous aussi nous ne sommes que des pauvres gens stupides, comme tout le monde, croyait-elle.

ONDINE ET SA FOLLE DE MÈRE

Si tu t'imagines la petite ondine, tu vois que sa mère devait être zulma la folle, dont les gens de ter-muren disaient « dans le temps, ta mère savait juste compter sur ses doigts, et tout ce qui était au-dessus, elle disait que c'était grand comme le ciel, et, oh oui, une autre encore: elle suivait le catéchisme pour sa communion solennelle, et un jour elle n'osa pas demander à pouvoir faire sa petite commission, elle fit sous elle ». Et vu que le christ était son frère, elle avait pu entrer au château du mont-des-lapins comme servante de la vieille madame derenancourt, mais dès qu'elle eut franchi la grille du parc du château, on ne l'autorisa plus à en sortir, car le vieux monsieur derenancourt fit courir le bruit qu'elle était... non pas simple d'esprit... mais malade des nerfs. Les gens de ter-muren n'y comprenaient rien, où allait-on si on ne pouvait plus appeler une folle une folle, mais une malade des nerfs? Et puis soudain, elle repassa pour de bon les barreaux de la grille du château, et restait des soirées entières chez le christ, derrière le poêle, à écouter tout ce qu'on disait avec un petit rire muet, idiot et plutôt effrayé. Elle avait ri avec les autres quand ce dingue de vapeur était arrivé à ter-muren, mais elle avait pleuré la nuit où les libertins étaient venus passer la façade au bleu et où un contremaître de la labor avait crié qu'un petit sénateur était enterré dans le bois du mont-des-lapins. C'était peut-être inventé de toutes pièces, ce contremaître de la labor n'avait peut-être crié ça que parce qu'il détestait un contremaître de l'usine de fil la filature. Mais regarde, à son grand étonnement, il s'était fait mettre à la porte, on racontait que ce n'était pas un bon contremaître: il buvait, et rossait des gosses de 9 ans qui s'endormaient au travail. Mais comme il ne comprenait pas ce qu'on lui voulait, il s'était soulé et avait été gueuler à la porte de la labor qu'il découvrirait bien le petit monticule dans le bois du château. On l'avait emmené de force et mis en taule, où il avait cuvé son vin en chantant que tous les gens riches étaient des salauds, et qu'ils étaient tous de mèche, quel que soit leur parti! La première fois que la petite ondine entendit cette histoire, elle comprit tout simplement que les gens pauvres étaient stupides et que les gens riches étaient malins, et elle s'en réjouit. Espèce d'imbécile, disait-elle à sa mère quand elle la voyait regarder par la fenêtre, et l'entendait de temps en temps éclater d'un rire idiot. Oh,

elle riait pour un rien, pour une feuille qui tombait en tourbillonnant d'un arbre à la chapelle, pour un train qui fonçait en hurlant au passage à niveau. Et quand vapeur venait voir ce qu'il pouvait bien y avoir à voir et qu'il n'y avait rien, zulma le regardait à son tour d'un air étonné, pourquoi était-il planté devant la fenêtre ? Oui, la petite ondine éprouvait un mépris croissant pour son père parce qu'il avait épousé une folle. Espèce de folle, disait-elle, et elle donnait à sa mère une tasse de café bouillant et la regardait se brûler les doigts. Et ondine avait beau recommencer le même manège le lendemain, zulma n'apprit jamais à réaliser que quelque chose pouvait être brûlant. Mais le jour où ondine lui donna un morceau de charbon ardent tiré du poêle, zulma regarda sa fille et pleura, et ondine eut honte.

PERPETEUM MOBILE

Le père de la petite ondine était donc le dénommé carolus, surnommé vapeur, à savoir le seul à n'être pas né au hameau de ter-muren et qui, quand il était un peu pompette, se prétendait originaire de bruxelles. Ça, à ter-muren, on ne pouvait pas le lui pardonner. Et on ne pouvait pas lui pardonner non plus de ne pas aller travailler à l'usine de fil la filature, mais de jurer ciel et terre qu'il était autre chose, qu'il faisait partie de la bourgeoisie. Or, il n'y avait que des maîtres et des valets, et voilà qu'avec ce dingue tombé chez eux, une 3^e classe était apparue, comme une demi-mesure, une chose incompréhensible. Et on l'avait attiré chez le christ, on l'avait soûlé et fait parler en bruxellois. Et lui, le dingue, il avait baragouiné une langue que personne ne comprenait. C'est du français, disait-il, mais un jour il y aura une langue qui sera parlée dans tous les pays, dieu a confondu le langage des hommes mais la science apportera une langue nouvelle. Et comme on ne le comprenait pas, il avait baragouiné cette soi-disant langue, ziozio-zito, et s'était mis à faire des tours de passe-passe, il jeta un franc en l'air et voulut le récupérer dans le nez d'un paysan, mais il était tellement bourré que son truc rata et le franc tomba de sa manche. Il se prétendait fabricant spécialiste d'escaliers, mais quand il eut fabriqué une lourde chaise paysanne pour l'un et une auge à cochons pour un autre, on vit qu'il s'y connaissait et les commandes cessèrent. Ce qui ne le dérangeait apparemment pas, tout ce qu'il faisait

en ce temps-là, c'était un peu travailler dans le champ au bout de son jardin et, pour le reste, s'occuper dans son atelier glacé d'une chose qu'il appelait perpeteum mobile. Mais vu que c'était – tout comme sa langue universelle – un mot que personne n'aurait compris, il disait ce serait une chose à vapeur. On avait crié au fou. Sûr, il devait se sentir incroyablement seul à ter-muren, mais était-ce une raison pour se souler la gueule ? On avait fini par juger non seulement ridicule mais surtout impie sa quête d'une chose incompréhensible, et on en avait parlé au curé. Le curé voulut adjurer vapeur d'arrêter ses recherches insensées. Oh, avait dit vapeur, tu préférerais sans doute me voir aller travailler à l'usine de fil la filature, comme tous ces autres imbéciles, et tu veux peut-être dire que moi, qui m'y connais en machines, je pourrais même y devenir contremaître : mais j'aimerais pas devenir contremaître, ce que j'aime, c'est travailler dans mon atelier et chercher à découvrir une chose introuvable. Et tu aimes aussi que les gens de ter-muren se paient ta tête, avait répondu le curé. Et toi les gens du château du mont-des-lapins, avait répliqué vapeur avec un petit rire méprisant. Ce jour-là, la petite ondine aurait pu être fière de son père, mais elle lui rendait la vie impossible parce qu'il refusait de se plier aux lois d'en haut, et quand sa marotte le reprit, elle essaya de bousiller son travail de ses faibles petits doigts. Elle le traita de « vapeur », lui balançant ainsi sa haine à la figure, parce qu'il n'était ni un maître ni un valet, mais aussi fou que sa mère. Or il n'était pas fou, il avait beau être soûl, il comprit où sa gamine voulait en venir, et il se réfugia sans un mot dans son atelier pour y cuver son vin à l'ombre de son perpeteum mobile.

ANORMALITÉS

Si je te suis bien, dit le maître d'école cantique, tous les gens sur qui tu écris sont anormaux : tu picores des centaines de petits faits dans la vie normale, mais ces faits tu les mixes d'abord en une masse grouillante et méconnaissable, et puis tu les repousses sur un plan non existant. Ou si je peux m'exprimer plus clairement : ces centaines de petits faits extraits de la vie normale deviennent entre tes mains des pierres avec lesquelles tu édifies un monde anormal. Pas un seul de tes

héros n'est un être normal et pas un seul événement n'est reconnaissable, ni à notre époque ni à une époque passée.

Oh, tais-toi, maître d'école cantique... dis-tu... tu me fais penser à ces critiques solennels du jour d'aujourd'hui, qui savent tout et ne se trompent jamais: ils ont beau jeu de dire qu'en écrivant sur la vie on doit aussi soupeser ceci et vérifier cela, et ajouter une pincée de poivre et de sel, de la noix de muscade et de la cannelle... non, je me trompe, c'est la recette du flan... et on peut presque comparer ces critiques au cas éminemment tragique du bébé qu'on a jeté par erreur et du placenta qu'on a couché dans le berceau. Mais le plus tragique de tout, c'est qu'ils finissent par prendre cette erreur pour la situation normale, et veulent imposer leur mentalité imparfaite d'apothicaire à l'écrivain fécondé par la nature, concevant et enfantant naturellement. Et ne me dis plus « tu décris toujours des anormalités et les appelles normalités », car où est la frontière qui sépare le normal de l'anormal? Examine les grands maîtres bosch et breughel et goya, comment ils ont effacé d'un coup de pinceau la ligne normale, bienséante et très bourgeoise... et comment toi, tu as le courage déplorable de retracer cette ligne sur leurs toiles avec un bout de craie. Et écoute aussi ce que m'a dit un psychiatre réputé: tout homme est anormal, mais la grande majorité ne manifeste pas suffisamment cette anormalité pour être enfermée dans un asile d'aliénés. Et de plus, n'est-ce pas là la façon la plus rapide et la plus précise de représenter les gens normaux, que via les anormaux? Et via un monde fantastique, de donner une image parfaite du monde Existant? Mais le maître d'école cantique, qui est corseté dans l'étau-piège de ce qui est permis et de ce qui ne l'est pas, de ce qui est autorisé et de ce qui ne l'est pas, répond d'un ton moqueur: si de cette manière tu peux faire ce que tu veux et écrire ce que tu veux, tu finiras par considérer les choses présentées sous leur jour le plus invraisemblable comme les choses les plus réalistes.

OÙ RESTE LA VIE ?

Ça sent le soir d'été à ta porte, et tout en s'asseyant sur le seuil de ta maison, johan janssens commence déjà à dire : ne me parle pas de ton roman ce soir, regardons plutôt les choses telles qu'elles sont... car je présume que tu n'écris pas n'importe quoi sans arrêt, et que tu ne vis pas là-haut dans les nuages ouatés d'un monde de carton... le romancier devrait devenir journaliste comme moi, pour faire l'expérience de la réalité qui veut qu'on le paie pour noircir du papier journal mais non pour accoucher d'un roman génial... et incorporer ensuite cette expérience dans ses articles... *je suppose par exemple qu'il y a x années, la petite ondine a traversé le passage à niveau avec un bac en bois*, mais qui s'intéresse encore à ça?... ajoute plutôt à ton livre des choses de la vie, par exemple qu'hier ton serviteur johan janssens a été appelé à la rédaction, où tout le monde était pendu au téléphone : qu'attendait-il donc pour venir se faire botter son cul journalistique ? Et ajoute aussi que j'ai commandé une orangeade dans un café avant de prendre le tram aux 1^{res} maisons sales et que 2 types qui buvaient une chope ont profité du moment où la matrone allait se changer dans la cuisine : ils ont vidé leur pinte et se sont tirés sans payer... et que là-dessus, la matrone est rentrée en trombe dans le café, vêtue d'une combinaison usée, pour interpeller ces 2 bonshommes, qui traversaient déjà le passage à niveau de ter-muren, et les engueuler... et que dans la lumière de la porte ouverte j'ai vu ses grosses fesses et son ventre de matrone à travers sa combinaison élimée – oh félicien rops – mais qu'arrivé à la rédaction je me suis fait reprocher une fois de plus que mon travail n'était pas bon, car tout ce que j'écris n'est pas comme ce que les autres écrivent... « vive l'originalité, mais pas trop »... mais le pire, c'est que j'ai fait la découverte consternante que je n'étais pas un marxiste comme les autres, mais au contraire un anarchiste, un nihiliste, un drôle de coco-iste, et qu'on devrait désormais m'interdire tout contact avec les gens, sauf avec les filles qui se baladent à bruxelles en petite robe d'été... et encore, de loin seulement : car quand elles

s'approchent trop près de moi, je vois leurs rides ou une verrue ou un bouton ou autre chose qui ressemblera à une maladie et m'annonce leur mort prochaine. Et ajoute encore pour finir qu'en rentrant à la maison j'ai vu dans le tram une illustration de la vie : dans le 1^{er} wagon, le prolétariat des employés à porte-documents qui parlent en beau flamand à des demoiselles en petites robes fleuries transparentes, et dans le 2^e wagon, le prolétariat des filles du peuple aux traits plus grossiers et aux robes de coton plus grossier, et dans le 3^e wagon, le prolétariat d'un vieux schnock au visage boutonneux et de matrones aux seins tombants ployant sous un sac de patates. Et quand tu auras ajouté tout cela, tu auras au moins décrit le revers de la médaille du roman : la Vie.

TEMPS OBSCURS

J'ai écrit dans le journal, annonce johan janssens, le coin de reynart le goupil, que j'ai intitulé « temps obscurs » : voici reynart le goupil qui nous arrive des temps obscurs et boisés du moyen âge, où les comtés étaient vastes et sauvages, où les cathédrales élevaient vers le ciel leur dentelle de pierre et leurs gargouilles, où les châtelains étaient encycliques et, au retour de leurs croisades de pillages, allaient en bons baptisés tout harnachés à la sainte messe et à la communion, mais pouvaient impunément réduire les petites fermes en cendres, « fondant comme des vautours sur la vache et les petites économies et se jetant sur les femmes comme des taureaux impies ». Oh, c'était le bon temps où les féodaux ne savaient même pas écrire leur nom, mais avaient des oubliettes et des chambres de torture dans leurs châteaux fortifiés du mont-des-lapins, et un bouffon, et des troubadours qui léchaient la main de ceux qui les frappaient, pour célébrer en vers les hauts faits de leur seigneur... oh, c'était aussi le temps où on ne pouvait pas faire trois pas sans tomber sur une abbaye entre les murs de laquelle on s'empiffrait et buvait à se faire péter la panse, et où pour tuer le temps on racontait dans de gros livres la vie de saint bimbombarus qu'on décorait d'images de toutes les

couleurs... et où les moines papelards ou monsieur le curé de ter-muren t'obligeaient à partir en pèlerinage à machin chose en espagne, à pieds nus et avec un bonnet à clochettes sur la tête, pour constater au retour – ô langue sublime du reynart – qu'il força ma louve et maltraita mes petits, les compissant dans leur couche si bien que deux en restèrent privés de vue à jamais... *si au moins monsieur derenancourt n'en avait pas envie...* et où on s'aspergeait de pieux proverbes latins et d'eau bénite, mais te menait au bûcher si tu affirmais par erreur que la terre tournait autour du soleil. Et c'était aussi le temps où les vilains et les fols étaient encore comme breughel... qui ne vint en fait que beaucoup plus tard... les a entrevus et peints: stupides et pauvres et laids et maigres à force de faire carême et de prier, de s'empiffrer et de se soûler 1 jour par an à la kermesse aux boudins, mais de vivre tous les autres jours de l'an-autant-denotre-seigneur dans la crainte des kleddens et des fantômes et des feux follets... alors qu'il n'y avait pas d'autres kleddens que ceux des monastères et du château du mont-des-lapins, ni d'autres fantômes que la peste et la famine et la variole qui les fauchaient comme des mouches à merde, ni d'autre feu follet que celui de l'ignorance la plus crasse.

Et tandis que johan janssens se tait et, dans un isolement de poète, range son papier dans la farde, à côté de tes papiers... et que les autres disent que c'est beau, et qu'il doit continuer, et ne pas écouter ce que peut dire le rédacteur en chef... le maître d'école cantique lève le doigt pour dire sans doute un truc formidable, par ex. que c'est un superbe complément qui donne du relief au romantaplan... pendant ce temps-là, la belle femme lucette qui est assise là hoche la tête en silence.

UN MIRACLE EST ARRIVÉ

Si la petite ondine vivait une vie à part, c'était tout intérieur: extérieurement, elle restait la petite ondinette de vapeur, qui fourrait ses doigts dans son nez et ne trouvait pas les mots pour formuler les questions qui l'assaillaient... aujourd'hui sur ceci et cela, et demain sur autre chose. Elle effrayait sa folle de mère en lançant de l'extérieur

des cailloux contre la porte, ou en faisant irruption en hurlant dans la cuisine, la tête couverte de la couverture rouge dont on enveloppait d'ordinaire son espèce de petit frère. Tout ce qu'elle y gagnait, c'était de rendre sa mère aussi nerveuse qu'un oiseau traqué dans une cage, de la faire grimper aux murs et, dans sa peur, se cramponner aux rideaux, les déchirer et casser tout ce qui lui tombait sous la main. Et le jour où son père vapeur surgit de l'atelier, ondine pleurait et hurlait des passages de l'écriture sainte: sur jésus qui avait admonesté le démon « tais-toi et sors de cet homme ». Elle s'imaginait peut-être que son père allait lui demander de se taire... petite ondinete chérie... mais il n'en fit rien, sans un mot il se mit à feuilletter l'écriture sainte de sa fille et lut à son tour le passage sur les esprits impurs, puis il resta très longtemps, comme hébété, à regarder la petite ondine. Puis il repoussa ce livre et hocha la tête. Finalement, il regarda valère, l'espèce de petit frère d'ondine, qui était couché dans son bac en bois et avait perdu sa couverture rouge. Où était-elle passée? C'était la petite ondine qui la portait toujours sur la tête.

Il y avait des extrêmes en elle. Il y avait des jours où elle boudait au point de se mettre dans des états de rage et de taper sur les murs. Où elle brisait ses sabots contre le bac de valère en criant: espèce de feignant, quand vas-tu te lever et apprendre à marcher? Après une nuit de profond sommeil, sa rage était tombée, elle tressait ses cheveux en se demandant quelle chose terrible avait pu se passer: était-ce parce qu'elle avait juré, parce qu'elle avait donné un coup de pied dans le bac en bois? c'était pourtant tout simplement pour faire de sa mère une femme honnête, et de valère un bon chrétien. Elle poussa le bac jusqu'à la chapelle de ter-muren, en extirpa valère et se planta avec lui devant la statue: maintenant, je veux que tu en fasses un homme, je veux que tu le fasses marcher. Valère chancelait sur ses jambes de chiffon et bascula, sa grosse tête heurta les dalles: pour passer sa colère, la petite ondine le remit debout encore et encore, jusqu'à ce qu'il soit couvert de bleus, que sa tête ne soit plus qu'1 bosse. Nom de dieu, jura-t-elle.

Et c'est le jour de la sainte-ursule que se produisit le miracle de valère. Ter-muren était désert, car c'était la fête patronale des fileurs et des tisseurs, tous les ouvriers avaient mis leur meilleur pantalon et leur sarrau le plus propre et étaient partis à l'usine de fil la filature pour y former un cortège: monsieur derenancourt du château de ter-muren de l'usine de fil la filature était venu spécialement en personne de bruxelles

où il y avait pourtant séance au sénat, et les conduisit à la messe. Et ce matin-là, à l'heure même de la messe, le miracle arriva : lève-toi et marche. Valère s'agrippa aux chaises en roulant dangereusement de la tête. La petite ondine elle-même prit peur, elle le remit vite dans son bac et n'en souffla mot à personne. Et le soir, elle regarda vapeur lui donner sa pape au baburre, ou le poser sur la table pour nettoyer à fond son bac. Sans réaliser, pensa ondine. Et étrangement, cette idée ne lui procura aucun plaisir mais l'effrayait au contraire. Néanmoins, elle ne pouvait s'empêcher de répéter le miracle tous les après-midi, comme s'il s'agissait d'une pièce de théâtre : valère marchait de mieux en mieux.

SAINT VALÈRE

La petite ondine lisait l'histoire sainte comme si c'était sa propre histoire, elle jeûnait, se flagellait les jambes avec une corde, s'attachait la nuit à son châlit. Mais elle aurait voulu trouver plus atroce encore, s'enfoncer un clou dans la paume de la main ou se plonger les pieds dans l'eau bouillante. Elle n'en fit pourtant rien, car les autres aussi commençaient à remarquer que valère voulait se redresser dans son bac et marcher, et la chose devint si banale qu'elle était dépourvue de toute odeur de sainteté. La petite ondine se mit à jalouser tous ces gens, elle leur arrachait valère, elle l'emmenait le long de la voie ferrée, et quand il n'y avait plus âme qui vive à la ronde elle lui faisait entrer dans la tête à coups de pied et à coups de poing qu'il lui était arrivé un miracle. Dans son zèle, elle ne remarquait pas que si valère commençait à marcher, il ne commençait pas à penser, loin de là. Et les paroles qu'elle prononçait se perdaient dans le vent : autant dire à un chien qu'il lui était arrivé un miracle. Elle veillait à ce que valère ne se conduise pas comme une bête. Et quand elle le menait par la main, elle veillait d'un air implacable à ce que personne de ter-muren ne se moque de lui, mais l'instant d'après c'était elle qui le frappait parce qu'il avait voulu se baisser pour ramasser une pomme pourrie dans le fossé. Elle pensait sans doute pouvoir le changer en statue de pierre, en faire un Saint qui n'aurait plus besoin de faire caca. Elle s'éloignait toujours davantage le long de la voie ferrée, jusqu'au jour où elle trouva un endroit où fleurissait le genêt et là, dans cette solitude perdue, elle lui tressa des couronnes de fleurs jaunes : il avançait courbé sur ses

jambes faibles, succombant sous les fleurs, trépignant et pleurant. Dans son extase, la petite ondine ne s'en apercevait pas, elle était à genoux: Saint valère, à qui un miracle est arrivé, priez pour moi.

Chaque fois qu'elle voulait aller à cet endroit, elle devait passer devant le cabaret du passage à niveau, « chez le christ », et le hasard voulait toujours que la femme du christ les aperçoive et crie: ondinette, joue aussi un peu avec ta cousine! La petite ondine regardait avec dégoût cette gamine aux cheveux hirsutes et aux yeux de poisson, comment cette chose pourrait-elle être témoin de sa dévotion à valère? Mais valère semblait être attiré par leur cousine; dès qu'ondine réussissait à se glisser discrètement devant le troquet, cette espèce d'âne bête restait planté au coin. Il ne voulait plus aller aux genêts, tout ce jaune autour de sa tête l'effrayait. Il se cramponnait de ses petits doigts au seuil du cabaret, et la petite ondine devait l'en arracher de force, au point de parfois le faire saigner... et quand il n'avait plus d'autre ressource, il chuchotait « pipi », elle devait alors déboutonner la culotte de son saint. Et non seulement que ça la dégoûtait comme c'était pas croyable, mais surtout qu'il fallait justement que ça arrive là: elle frappait alors valère qui n'avait pas fini sa petite commission, elle lui donnait des coups de pied, et quand il ravalait ses larmes au risque de s'étouffer elle l'attrapait par le bras et filait avec lui. Une fois arrivée à son endroit préféré, elle s'agenouillait devant lui et le suppliait de ne plus jamais fréquenter d'autres personnes de toute sa vie: elle s'imaginait une vie avec lui seul, elle s'imaginait un dimanche matin qui ne finirait jamais, un ter-muren où fleurissait le genêt et où on ne rencontrait jamais ni le curé ni le moindre paysan, ni leur cousine avec sa mère. Cette nuit-là, elle rêva qu'ils s'étaient noyés ensemble. Elle resta quelques jours sans parler, et lorsqu'un train passa en trombe devant leur endroit préféré, elle porta avec effroi la main à son cœur battant.

PARODIE

À la manière de quelqu'un qui rirait dans sa barbe, si l'affaire n'était pas d'une gravité trop pénible, et à celle du mendiant qui dit « dieu vous le rendra » en pensant « nom de dieu ce n'est que 10 centimes »... willem-qui-fit-madoc, et qui avait rassemblé les animaux par un beau jour de pentecôte, avait

plus de flèches à son arc que valentine-du-petit-magasin de mouches mortes dans son étal de boules de gomme : il mit son chapeau de travers, le panache vers l'arrière, et brandit son porte-plume comme un glaive, à l'instar du chevalier dans son château fortifié de ter-muren qui, après avoir ramené le butin et les filles dévêtues du pauvre manant et remonté le pont-levis, écoute les ballades épiques en vers rythmés – monta dessus son palefroi/brandit le glaive au nom du roi – dont on a vu une version revue et corrigée sous l'occupation nazie... et willem feignait en même temps le plus grand sérieux, comme s'il n'avait pas la moindre intention de se moquer de qui ou de quoi que ce soit : vous pensez bien, honorable seigneur capitaine leborgne, et comte et prince-évêque de lippeloo à lotelippe, si je parle du loup qui se fait donner la tonsure et se présente à l'abbé pour manger les moutons tout crus, ce n'est nullement pour me moquer des moines ou des marxistes ultrarouges qui prêchent la passion – manants, prenez garde à vos oies – mais d'un stupide animal : le petit homme a bien le droit de rire de temps en temps. Il faut ajouter que ce willem n'aura pas seulement été quelqu'un qui voulait fouler aux pieds les larves de l'injustice et du mensonge et de l'hypocrisie, mais aussi, bien évidemment, un homme comme toi et moi : un être toujours en conflit avec un autre, si ce n'est pierre c'est donc paul, et qui à la longue se ficherait de la belgique comme de sa première culotte et viendrait habiter erembodeghem : tel est reynart, et celui qui ne veut pas le croire n'y est pas obligé, car on n'a jamais rien écrit qui soit parole d'évangile. Mais si vous lisez ceci, vous les vilains et les fols, ne vous mettez pas à imiter les corbeaux qui ne font que croasser et passent tout au noir, la neige en hiver et les blés en été, mais tirez-en la leçon qu'à notre époque, derrière les plus beaux slogans seule triomphe la mystification imbécile, et qu'après dieu, le roi et la démocratie, les beuveries et les putasseries sont devenues le bien suprême... tant et si bien que le pauvre petit homme ridiculisé bouché opprimé et dindonné n'a plus qu'à se creuser un terrier à 7 issues, en s'occupant encore en tout et pour tout de sa femme et de ses petits et de lui-même, s'étant avisé que ces derniers biens peuvent être la seule vraie religion et la seule

vraie patrie. Soyez qui vous êtes, mais que ceci vous apprenne que les idéaux sont fichus par votre faute et par ma faute, mais surtout par la faute de ceux qui ont inventé l'idéalisme pour se faire du fric. johan janssens.

PAUVRE FLANDRE DE L'ESPRIT

Tu quittes ta table de travail... où, dans ta simplicité d'esprit, tu as de nouveau planché *sur le roman d'ondinette, la petite sorcière de ter-muren...* pour parler du monde d'aujourd'hui avec le maître d'école cantique, môssieu colson du ministère et johan janssens, poète et journaliste: mais personne n'est venu et ta maison est vide, et seul johan janssens surgit comme un diable d'une boîte, à la hâte: je n'ai pas le temps, ni d'écouter la suite de *l'histoire de cette petite futée d'ondine*, ni de dire mon fait dans ton monde d'aujourd'hui: je dois tout donner au journal... car mon autre confrère, le poète johan darrieux – encore un poète et encore un johan, ça en fait donc 3: johan janssens johan brams et johan darrieux – n'a pas le temps dit-il, alors que moi, j'ai aussi peu le temps et bien moins encore: mais le fait est qu'il veut bien être un ultramarxiste mais ne veut pas avoir son nom dans le journal. Et le professeur bloxks n'a pas le temps... lui non plus... mais il a le temps de ricaner parce que johan janssens le Poète est pété à force de trop écrire pour le journal. Et chez un autre encore il y a ceci et chez un autre cela, et c'est moi tout seul qui dans ce journal des ultramarxistes dois diriger l'œil sur le monde des beaux-arts et des littératures... et alors ceux des sports et de l'obscur rubrique des jambes et des bras cassés disent que le journal devient beaucoup « trop intellectuel »... et le rédacteur en chef le capitaine leborgne croit d'office ce qu'ils disent, car il est aux anges dès qu'une incompétence dit que le journal est bon, et s'étale la tête sur les pavés dès qu'une 2^e incompétence dit que le journal n'est pas bon... et neuf fois sur dix ce n'est pas bon, parce que neuf fois sur dix c'est Autre chose. Et le journal devient donc trop intellectualiste: pauvre flandre de l'esprit. Pauvre flandre où on ne peut pas dire des choses inspirées de la vie, car le journal

« l’avenir » deviendrait aussitôt « le passé » : ils tirent leur chapeau mais trouvent votre article trop... trop long, je crois... et votre article suivant trop... pas fait pour la jeunesse, je crois... et à gauche, on dit: oui mais, oui mais, tu peux être de gauche bien sûr mais tu dois quand même veiller à garder l’église au milieu du village... et à droite, on dit: plutôt un poète soviétique de Fer ou de machin qu’un johan-janssens-poète de la Vie.

Et johan janssens bondit par la fente de ta porte restée entrouverte, comme un diabolotin-à-tout-faire dans une boîte-de-rien-du-tout: et tu restes seul, sans personne à qui parler du monde d’aujourd’hui.

LE SPECTRE DE LA DÉBROUILLARDE HUMAINE

Il n’arrive pas tous les jours que môssieu colson du ministère dise quelque chose... sa présence permanente est plutôt une présence silencieuse... mais aujourd’hui, on lit sur son visage que son esprit – ou son cœur? – est plein de paroles ravalées: j’ai dû m’occuper du mur mitoyen de ma maison que mon nouveau voisin ne veut pas reprendre, et j’ai pour cette raison demandé congé à mon *jefdebureau**⁵ et suis allé voir m^e pots, et m^e pots a sorti ses codes énormes et m’a donné un premier renseignement, tout en me racontant l’histoire de sa vie: le premier frère de m^e pots est avocat à spa et est riche, et l’autre frère de m^e pots est avocat à ostende et est également riche, et lui il est avocat dans cette misérable ville de province des 2 usines la labor et la filature et est pauvre... pauvre et inconnu malgré ses discours magistraux, car il fait partie de la confrérie universellement méprisée de notre ami johan janssens: les ultramarxistes: il est vraiment l’avocat des Pauvres, ce qui est un titre honorifique romantique... mais le monde n’a plus besoin de romantisme, sauf à la veille des élections. Et tous ces pauvres diables à la casquette graisseuse et au visage pustuleux viennent à son cabinet de consultation, avec le journal des ultramarxistes bien en évidence dans leur poche,

5. Transcription de la prononciation fautive du « ch » comme « j », caractéristique du patois flamand. (*N.d.T.*)

afin d'être servis gratis : mais ne leur demandez pas où se trouve par ex. la maison de la confrérie ou le nouveau couvent des ultramarxistes : ils ne l'ont jamais su et ne le sauront jamais, car ça ne les intéresse pas le moins du monde... 1 seule chose les intéresse momentanément : avoir été servis gratis, avoir tiré leur plan, s'être payé la tête d'un type crédule et bien intentionné. Voilà ce que m'a dit m^e pots, et aussitôt le spectre de la débrouillardise humaine m'est apparu... et j'ai pris mes jambes à mon cou et je n'ose plus y retourner pour d'autres renseignements extraits des gros codes de m^e pots. Et voilà, môssieu colson du ministère a vidé son cœur et ses paroles ravalées, et s'enfonce de nouveau dans sa présence permanente mais muette.

TON INTÉRÊT RÉSIDE DANS UN POÈME

Tandis que la pluie et le vent battent ta fenêtre, tu veux lire un nouveau poème *sur la petite ondine, sur son 1^{er} amour*, mais môssieu colson du ministère t'arrête avec un Stop inattendu... comme au passage à niveau non gardé du chemin de fer de ter-muren : Stop... et tu penses tout de suite à la mort et au danger et à la prison, mais ce n'est qu'une réclame pour que tu fasses toutes tes courses *au bon marché**. Stoppe ton poème *sur ondinet et son 1^{er} amour*, car est-ce aussi pour renforcer ta position que tu écris sur ter-muren et le monde d'aujourd'hui ? Et, déconcerté, tu regardes sans le comprendre môssieu colson du ministère... mais il a placé son petit mot, Boum, et pour le reste il redevient aussi causant qu'une carpe au marché aux poissons. Oh, et ce n'est qu'après que tu comprends où le bât blesse, quand johan janssens, poète et journaliste, hoche la tête et explique : c'est que j'ai raconté à môssieu colson du ministère ce qu'il en est au jour d'aujourd'hui : le Travailleur et la soCiété nouvelle et le monde plus juste, oh bon dieu de bon dieu, que tout ça aussi c'est devenu des slogans creux qu'on emploie encore mais auxquels plus personne ne croit... et il est bien possible que le christ et marx aient fait faire au monde un pas en avant, mais quand tu regardes autour de toi, c'est très discutabile, et j'ai donc dit à môssieu colson du ministère qu'on m'envoie à moi, en tant

que rédacteur du journal, un poème sur la négation de la personnalité humaine et l'engagement au service des masses, mais qu'on se fâche et ne joue plus le jeu si ce poème ne trouve pas tout de suite une petite place: les poètes encycliques ne parlent que de dieu alors qu'ils ne veulent rien avoir à faire avec lui ni de près ni de loin, et les autres font des poèmes sur la soCiété nouvelle mais ne croient qu'en eux-mêmes et en leurs poèmes: si on créait une religion ou un parti avec une queue de chat pour emblème et vision de l'avenir, ils écriraient des poèmes: ô queue de chat ceci et ô queue de chat cela. Et môssieu colson du ministère interrompt johan janssens et demande: et toi, ce poème *sur le 1^{er} amour d'ondinette*, ton premier souci n'est-il pas aussi de le placer, afin de renforcer ta position?

LE VIEUX BOSSU PARLE

Le maître d'école cantique et sa belle femme lucette rencontrent le vieux bossu sur la route de la chapelle, et ce vieux schnock les interpelle:

y paraît qu'on écrit toujours sur ter-muren, dans les années 1800-et-tant, et j'voudrons ben lire ça mais j'savons point lire, vous savez comment que c'était d'not' temps... malgré qu'du temps que j'parle, donc y a très très longtemps, ter-muren, c'était encore tout aut' chos' que c'que vous pensez: t'entendais claquer les sabots et caqueter des pater et des ave et ça puait l'genièvre, les lampes à pétrole fumantes et les cabinets de la fabrique: ça, c'était ter-muren. Et y faut pas croire que môssieu derenacour du château et de la fabrique de fil la filature vivait comme un coq-à-pâte: non, c'était une bête, comme les autres. Ha, j'vas vous raconter, une fois l'avait veroublié son cigare et l'avait envoyé l'jef qu'était cocher et qu'est mort lui aussi l'acheter un cigare au p'tit magasin, mais au p'tit magasin, sûr qu'y z'avaient pas l'demi-sou qu'y d'vaient y rendre et l'jef qu'était cocher a dit: laissez, c'est pour qui vous savez... mais môssieu derenacour a red'mandé son d'mi-sou et l'est allé lui-mêm' au p'tit magasin: tu crois p't'êt' que j'suis un homme rich'? Et au début de sa fabrique de fil qu'était just' une p'tite

fabrique de fil, y restait à l'entrée avec sa canne et y tapait sur ceux qu'arrivaient en retard, ha et une fois j'ai aussi arrivé en retard, j'avais jussement une nouvelle blouse bleue, et je m'ai glissé dans la fabrique et pendu ma nouvelle blouse à un aut' moulin et môssieu derenacour est venu chercher après moi et il a tapé sur l'aut' avec sa canne, haha. Et en parlant de fabrique, au mois de mai, on d'vait dire not' chapelet et à sainte-ursule aller à messe par rangs de 4, comme à la troup', on marchait pareil un ver de terre qu'not' môssieu était la tête, mais le plus beau c'était les gosses de pas même 10 ans, surtout les p'tites fiyes, qu'étaient juste des p'tits anges, qui v'naient prier pour la prosprérite de la fabrique... et sûr qu'y fallait travailler plus tard le soir pour rattraper l'temps perdu et tant pis si les p'tits anges dormaient d'bout, le chriss'-avec-sa-barbe, le contremaît' les réveillait d'un coup de pied. Et j'parlais des cabinets, eh ben une fois y avait d'nouveau quéqu'chos' de nouveau, une commission de santé, avec le frère et l'oncle de môssieu derenacour, et la fiye aux glemmasson qu'étaient famille avec... cette fiye c'était une sacré belle femm' mais qu'avait les pieds plats à c'qu'y paraît, moi, j'l'ai pas vu, elle avait toujours des grandes jupes jusque par terre... et donc la commission est v'nue comm' on a dit et y z'ont poussé dans les cabinets tous les gosses qui pouvaient pas rester si tard, mais y en a 1 qu'a commencé à chialer et la commission qu'a entendu et môssieu derenacour a été la chercher lui-mêm' et l'a dit: qu'est-ce que tu fabriques dans les cabinets quand tu devrais être au lit chez ta maman depuis bien longtemps?... vous voyez comment sont les enfants, c'est sûrement pour chaparder qu'elle reste si tard!

Et quand la belle femme lucette lui demande comment il a fait pour retenir tout ça, ce vieux schnock de vieux bossu répond: ha c'est passque d'not' temps, on n'avait pas aut' chos'.

LE 1^{ER} AMOUR D'ONDINE

De même qu'il y avait des jours où la petite ondine se sentait attirée par son saint frère valère comme par un aimant, il y avait aussi des jours où elle en avait horreur... c'étaient justement les choses qui la

rendaient si heureuse la veille qui la dégoûtaient le lendemain. Elle évitait son frère, elle l'abandonnait à son sort en disant : je ne peux quand même pas le surveiller pour les siècles des siècles amen. Alors qu'elle sentait qu'il y avait une tout autre raison : elle l'oubliait parce qu'elle voulait sans doute l'oublier. Elle délaissait alors la chaleur du sentier en bordure de la voie ferrée pour rechercher l'ombre de la drève du château... en chemin, elle cueillait une énorme gerbe de fleurs qu'elle laissait retomber fleur après fleur, en s'imaginant qu'elles allaient reprendre racine, pour indiquer le chemin qu'elle – Sainte ondine – avait emprunté. Mais l'instant d'après, elle avait oublié sa sainteté, et grimpait sur le muret du parc du château et s'agrippait aux barreaux de la grille. Là, elle voyait comment vivait monsieur derenancourt, comment il fumait son cigare et donnait des ordres à son jardinier... jamais elle ne trouvait son cigare assez gros, jamais il ne donnait ses ordres assez durement. Pourtant, il portait une casquette, c'était presque impardonnable : elle le voyait mieux avec un casque à plumes de couleur. Mais un samedi où il pleuvait un peu, les 2 petits garçons du château déboulèrent dans le jardin, et elle vit l'aîné réprimander le plus jeune d'un doigt levé. Oh, le bon dieu de ter-muren était le seul à pouvoir comprendre tout ce que la petite ondine éprouva et désira à ce moment, ou à comprendre pourquoi elle pensa : vais-je aussi, comme tant d'autres choses, oublier ce samedi matin et ce jardin et la bruine et ce doigt levé ? Et entre-temps, elle se voyait déjà réprimander valère d'un même doigt levé. Et en même temps, elle brûlait d'impatience de raconter à quelqu'un ces choses qu'elle-même n'avait pourtant pas comprises, à une petite amie, à la grosse liza qui parlait du nez... alors qu'il n'y avait rien à raconter, car que s'était-il passé au fond ? Pourtant assez étrangement, la grosse liza la comprit, elle accompagna aussitôt ondine jusqu'à la grille pour regarder le jardin désert. C'est là qu'ils étaient, montra la petite ondine. C'est ton amoureux, dit liza en nasillant. Ondine la regarda stupéfaite et presque ravie à la fois... mon amoureux, mon amoureux, chantait son cœur. Oh, tu ne pourras jamais le dire aux autres, je te regarderai et lèverai mon doigt pour te réprimander, et on saura toutes les deux ce que ça veut dire. Et si ce secret leur apportait des soucis et faisait leur vie d'enfants plus semblable à celle des grandes personnes, c'était là ce qui les enchantait, elles n'auraient plus été capables de vivre aussi simplement que la veille et l'avant-veille.

Mais autre chose encore avait fait une forte impression sur la petite ondine : ces 2 garçons portaient une veste de cuir, elle n'avait jamais vu ça. Elle pensa à demander la même à notre-dame de ter-muren pour son saint frère valère. Et en rentrant de l'école elle le vit jouer avec d'autres enfants : ils étaient tous de son âge, mais c'était lui le plus bête, le plus maladroit... c'était une partie de cache-cache, et pendant que valère comptait, la tête dans les bras, contre la porte de l'atelier, tous les enfants partirent jouer ailleurs. Et à l'instant précis où ondine arrivait, en priant donnez-lui une veste de cuir s'il vous plaît, sa sale garce de cousine surgit et plaqua contre la porte la tête de valère qui attendait patiemment. Il saignait et pleurait. La petite ondine aurait voulu jurer, nom de dieu, mais pas un son ne sortit de sa gorge nouée, elle brandit ses poings serrés convulsivement et, de rage, brisa ses sabots contre le mur. Puis elle tomba. Son père dut venir lui dénouer les poings.

LE CRIME

Cette nuit-là, la petite ondine rêva – notre-dame de ter-muren lui montrait valère avec une veste resplendissante d'or –, et lorsqu'elle se réveilla elle s'agita, se tourna et se retourna dans son lit sans pouvoir retrouver le sommeil : elle pria et supplia que ça puisse réellement arriver. Son frère valère dormait à côté d'elle, elle s'agenouilla par terre, les mains jointes, et s'endormit dans cette position, en faisant un autre rêve, que sa cousine lui tombait entre les mains et qu'elle l'étranglait. Le matin, quand elle entra dans la chapelle de ter-muren, ballottée entre l'espoir d'y trouver la veste de cuir et la peur de tomber raide morte si on l'avait trompée, elle osa à peine regarder : la statue était là, mais pas la veste de cuir. Si sa déception n'avait pas été aussi grande, elle aurait sans doute pu pleurer, au lieu de cela elle se mit à jurer et exigea qu'un nouveau miracle se produise sur-le-champ. En se retournant, elle vit le tronc : voilà où était l'argent pour la veste de cuir, c'était l'argent de la communauté des Saints « dont valère faisait partie ». Elle prit son sabot et tapa sur la plaque de fer qui était maçonnée dans le mur, mais cela fit un vacarme trop épouvantable et à peine une petite bosse dans la plaque : elle alla alors chercher la tenaille de son père et força le tronc. Elle remit la tenaille à sa place et compta l'argent au cabinet. Elle partit toute seule pour la ville par la route de

la chapelle, en suivant le long mur de l'usine de couvertures la labor. À la grille se tenait monsieur gourmonprez le libertin, elle lui trouva à lui aussi l'air d'un Monsieur, elle rougit, et après s'être penchée bien bas en disant « bonjour Monsieur gourmonprez, le libertin de la labor », elle continua sa route, en sabots, à toute vitesse, vers la ville. Elle n'y était jamais allée. Elle avait peur, c'était si grand, toutes ces rues, ces magasins, ces gens. Après avoir obséquieusement salué un curé – bonjour-monsieur-le-curé-de-la-ville –, elle constata qu'il ne connaissait même pas son nom : il n'était donc pas omniscient... et comme il s'éloignait, son talon dépassa sous sa soutane : il avait un trou dans sa chaussette noire ! Et sa peur aveugle de la grande ville tournant à la panique, ondine entra chez un marchand de légumes et demanda une veste de cuir : dans sa folie, elle regardait fixement les poireaux et les carottes et entendit rire. Elle pleura. Et lorsqu'elle aperçut finalement un magasin avec une sorte de manteau de pluie sur un homme en toc, elle hésita à entrer. Elle montra l'argent qui était tout chaud d'être resté si longtemps dans ses mains, et entendit la madame lui dire que ce n'était que quelques malheureux centimes. La petite ondine s'enfuit à toutes jambes, elle était d'une tristesse sans nom, non, d'une amertume sans nom : elle acheta alors une poupée au bazar. Et elle ignore les regards qu'on jetait sur son argent comme s'il était suspect : si elle avait tué quelqu'un, ç'aurait été ces madames des magasins de la ville. Elle posa la pile de centimes sur le comptoir, mais à son grand étonnement... qui tourna à la peur... on lui en rendit une partie : que pouvait-elle bien faire de ce surplus ? Elle serra la boîte de poupée sous son bras, et sur la route déserte de ter-muren elle jeta la menue monnaie dans le fossé. Là-bas, derrière les arbres, il y avait la chapelle et le passage à niveau non gardé de ter-muren vers lesquels elle se dirigeait. Elle avait l'impression que quelque chose ne tournait pas rond : oui, ter-muren était devenu plus petit. Et ce panneau rouge et blanc avec la croix en diagonale et les mots « attention »... c'était vraiment stupide, haha, pour un train à moitié endormi qui passait 2 fois par jour. Un train à moitié endormi, oui, pas un rapide hurlant filant comme l'éclair. Et la chapelle alors, et le champ avec ce paysan courbé sur son râteau : c'était risible. C'était à pleurer, tant c'était petit. Sans un mot, elle donna la poupée à valère, il l'empoigna et la serra contre son cœur. La poupée avait les mêmes cheveux de lin que leur cousine, il croyait que c'était elle. Ondine lui montra que c'était une poupée qui pouvait

dormir – regarde, dodo – et valère répéta après elle en enfonçant son doigt dans l'œil dormant : et l'œil disparut, il n'y avait plus qu'un trou noir. Et malgré la présence de sa folle de mère qui la regardait de ses yeux fixes, la petite ondine se remit à jurer, elle attrapa la poupée et la brisa contre le mur. Quand elle vit les morceaux par terre, elle jura de plus belle, de rage et de dépit, et à cause de quelque chose qui lui rappelait le rêve où elle s'était noyée avec valère. Valère pleurait et criait « dodo, dodo ». Sa folle de mère riait convulsivement.

LA QUEUE DU CRIME

Non, la petite ondine devait penser à faire disparaître les traces d'effraction, mais elle remit cela à plus tard, elle fit le tour de la chapelle et regarda le ciel gris au-dessus de la ville, les cheminées fumantes derrière les 1^{res} maisons sales. Et elle se mit aussi à la recherche de l'argent qu'elle avait jeté dans le fossé, mais elle ne le trouva nulle part. Elle rassembla alors son courage et entra dans la chapelle de ter-muren... « il viendra peut-être bien un voleur qui forcera le tronc », pensait-elle... et finalement une vieille femme stupide de ter-muren entra, et la petite ondine qui s'était déjà au moins imaginé 100 fois comment les choses se passeraient se mit à sangloter. Mais, fait étrange, de vraies larmes se mêlèrent à ses larmes de crocodile : des larmes de regret qui apparurent soudain parce qu'elle était comme elle était. La femme sortit et raconta partout qu'on avait fracturé le tronc : encore heureux qu'on n'ait rien fait à la petite ondine de vapeur qui pleurait à côté. La petite ondine ne comprit pas cette dernière phrase, mais elle l'exploita : on a fracturé le tronc et on m'a fait quelque chose... alors qu'elle n'avait pas la moindre idée de ce qu'on aurait pu lui faire... elle fut appelée ici et là, même au château de monsieur derenancourt. Elle n'éprouvait aucune crainte parce que l'histoire devenait de plus en plus compliquée, au contraire, elle était curieuse de savoir comment ça finirait, elle était folle d'orgueil parce qu'on avait l'une ou l'autre question à lui poser au château : elle désirait surtout revoir les 2 garçons du château : l'aîné, achille, serait sûrement occupé à réprimander l'autre. Elle l'aperçut assis au bord de l'étang et partit aussitôt de ce côté, « c'est mon amoureux, mon amoureux », pensait-elle, mais à part ça, elle ne savait pas ce qu'elle allait dire ou faire quand elle serait là. Elle était rouge comme une pivoine

et heureuse, et elle réalisa vaguement que quelqu'un, une demoiselle, l'avait appelée. Et ensuite monsieur derenancourt du château vint en personne lui demander de tout lui raconter une fois encore. Elle répéta de nouveau la même chose... en pleurant, parce que ici au château elle entendait parler une langue qu'elle ne comprenait pas... et elle semblait presque contente maintenant qu'on lui ait fait quelque chose. Monsieur derenancourt la regarda sans rien dire, elle dut l'accompagner en ville où elle reconnut à peine les rues et les magasins. La police lui demanda à quoi ressemblait cet homme, s'il était grand ou petit. Et elle répondit qu'il n'était ni grand ni petit, ni maigre ni gros, mais qu'elle croyait qu'il avait une verrue sur la joue gauche... haha, comme sa mère... et elle donna la plus belle description qu'on puisse espérer : il avait enfoncé une tenaille dans la fente et avait tordu la plaque... mais ce qui lui était arrivé, à elle... non, je ne le dis pas, dit-elle. Et voyant ricaner un grand type maigre, elle l'imita : elle avait presque 11 ans et devait bientôt faire sa communion solennelle, elle supposa tout de suite que ça devait être quelque chose de mal : à propos de ce que disait le curé au catéchisme, que les petites filles ne peuvent pas regarder entre leurs jambes. Elle en attrapa mal à la tête, et en rentrant chez elle elle oublia de chercher son argent dans le fossé en bordure de la route de la chapelle.

Mais voici la queue de l'histoire : ce contremaître qui avait été renvoyé de la labor quelques années plus tôt pour avoir dit que tous les gens riches étaient les mêmes salauds... et qui était tombé bien bas, comme on dit... répondait à la description de la petite ondine : il n'était ni grand ni gros, et il avait, bon, pas exactement une verrue, mais quelque chose sur la joue, une balafre... cette petite fille croyait sans doute qu'une balafre était une verrue. Reconnaisait-elle cet homme comme l'homme de la chapelle, si oui, jure-le... Je le jure devant dieu... et elle dut lever 2 doigts. La nouvelle se répandit alors comme une traînée de poudre que les libertins de l'usine de couvertures la labor avaient fracturé la chapelle de ter-muren, brisé les statues, volé l'argent du tronc et violé une petite fille qui y priait. Les libertins répliquèrent qu'il fallait aller voir ce qu'on fabriquait avec les enfants dans les cabinets de l'usine de fil des encycliques. La petite ondine n'entendit que vaguement cette querelle qui la dépassait : elle rentrait chez elle par la route boueuse de la chapelle, en longeant le fossé, quand elle vit soudain quelque chose : c'était son argent. Elle trouva étrange d'avoir toujours cherché un peu

plus loin... et l'idée qu'on puisse croire qu'on a jeté quelque chose ici alors qu'en réalité c'est beaucoup plus loin qu'on imagine lui sembla digne d'être retenue pour toute sa vie.

ON A PERDU LE DRAMATIQUE

Tu nous as parlé, dit johan janssens, *de la petite ondine qui avait fracturé le tronc de la chapelle, dépensé l'argent et jeté le reste dans le fossé de la route de la chapelle, tu nous as également raconté que sur ses accusations quelqu'un d'autre avait été arrêté pour ce méfait... « quelqu'un qui lui avait fait quelque chose », disait-elle... et que finalement par après... à moins que ce ne soit par après finalement?... elle avait retrouvé son argent dans le fossé à un tout autre endroit que là où elle supposait: et qu'elle trouvait ce dernier point digne d'être retenu pour toute sa vie.* Qu'est-ce que je dois frémir si je résume les choses ainsi: l'homme est-il donc un animal plus raffiné et plus sauvage que l'animal dans la forêt vierge, s'il est capable d'enfoncer dans un trou celui à qui il a d'abord fait creuser ce trou, et d'ensuite ne plus ruminer que la question de savoir où il a retrouvé la monnaie? Et toi, l'écrivain apparemment impassible, que n'as-tu pas dû frémir doublement en construisant un tel drame! Mais tu interromps johan janssens... bien qu'il ait fini de parler, et l'interrompre n'est donc qu'une façon de parler... en lui disant qu'en écrivain tu as peut-être bien poussé le drame à l'extrême, mais qu'en technicien tu te tracasses quand même et te demandes *si selon les lois des émotions humaines ondinette ne ruminait pas plutôt la question de savoir « ce qu'on lui avait fait »: quel âge a-t-elle au juste, et à quel âge au juste rumine-t-on plutôt une question que l'autre?...* Mais johan janssens t'interrompt à son tour en demandant s'il ne parlait pas de tout autre chose, du drame poussé à l'extrême. Haha, et d'un geste ample, comme un magicien, il sort un magazine de sa poche intérieure... *le connaissance des arts illustré**... et tout en parcourant les colonnes de son index indicateur, il dit: ne ferais-tu pas mieux de te tracasser à cause de ceci: bien que l'auteur d'ondinette de ter-muren ait un talent remarquable, il n'a pas le sens du dramatique et parle belge, de sorte que

son pathos ressemble à un délire fébrile. Et il replie le magazine en disant: vois-moi ça, pendant que tu fais ruminer ton héroïne, et que tu rumines toi-même la question de savoir si elle rumine bien la bonne question, pendant ce temps-là on dit que ton pathos est un délire fébrile, mais en plus que tu n'as pas le sens du dramatique...

Mais à ce moment donné, la porte s'ouvre, et c'est môssieu colson du ministère qui entre et entend le dernier mot, et demande d'un air étonné: le dramatique, qu'est-ce que c'est que ça pour un mot?

DUBO DUBON DUBONNET⁶

Est-ce déjà de nouveau samedi et mauvais temps? et le vent fait hou-hou et tous tes amis qui sont tes héros... à moins que ce ne soit le contraire?... sont assis derrière ton poêle et lampent le café brûlant que ta femme leur a servi de ses beaux bras nus: et ils ont tous quelque chose à raconter sur les mauvais mariages et la décadence avec un grand D qui est le résultat d'une vie chrétienne trop orientée vers le supraterrrestre, plus de 2 guerres, plus de la peur d'une nouvelle: du haut en bas de l'échelle, l'homme picole et va aux putes, et la femme attend un gosse d'un allemand ou d'un canadien ou du saint-esprit, et quand elle est pleine comme un trou, elle chie dans sa culotte au café matisse... là-bas aux 1^{res} maisons sales. Et aussitôt, le silence tombe dans ta maison, et dans le silence on entend à la radio infatigablement la même rengaine idiote: *je n'aime que vou-ou-OUS**. Bon, et tous tes héros éclatent de rire... mais est-ce que ça ne prouve pas que tout le monde sait pertinemment que les statues de saints sont depuis longtemps rongées par les vers... mais ferme cependant les yeux, par peur, par instinct de conservation ou parce que vivra-bien-qui-vivra-le-dernier, et continue de brûler de nouveaux cierges? Et môssieu colson

6. La question de dubonnet sera répétée une fois encore dans reynart le goupil; espérons que ça ne dérangera pas le lecteur... du reste, si ça le dérange, c'est son problème. (N.d.A.)

du ministère dépose sa tasse et dit... à ta femme : ressers-m'en une... et à toi : c'est ce qui explique pourquoi même l'église a trouvé nécessaire de faire apposer des affichettes aux fenêtres : allez à la messe, vous travaillez 6 jours pour un patron encyclique mais le 7^e jour doit être consacré au dieu encyclique du patron encyclique. Mais les gens savent qu'alors ils n'auront plus 1 seul jour à eux et ils veulent un jour à eux, ils veulent toute la semaine à eux, ils veulent faire le moins possible et toucher le plus possible. Et le lendemain, il y avait une nouvelle affichette : il est temps ! : un homme qui court vers son train et un homme qui court à la messe. Et le lendemain, encore une nouvelle affichette : messe message messenger de dieu comme *dubo dubon dubonnet**. Et le lendemain... eh bien, il n'y avait plus d'affichette et ce n'était plus nécessaire de courir comme un dératé pour attraper une messe-dubonnet : les élections étaient passées et les patrons encycliques étaient au ministère. Et on en serait resté là si johan janssens n'avait pas ajouté : ils veulent faire le moins possible et toucher le plus possible, dis-tu, mais c'est nécessaire, non ? sinon à midi, ils ne mangeraient que des pommes de terre crues cuites à... mais m^e pots vient chez moi et dit qu'il faut absolument organiser une réunion des intellectuels ultramarxistes et qu'il a déjà gratté 600 invitations... eh bien, à cette réunion il y avait m^e pots qui devait prendre la parole et moi johan janssens qui devais en faire le compte rendu.

POUR UNE AUGMENTATION DE SALAIRE

Comme c'est la tous-les-saints sur le bois-de-personne, et la tous-les-saints sur les 1^{res} maisons sales de la ville des 2 usines, johan janssens te regarde choisir une place au fond de ton petit jardin, pour y planter plus tard un cerisier. Et tu lui demandes où il planterait cet arbre à son avis et il répond :

je ne répondrai pas, écrivain, car je pense que tu t'abandonnes aux petites joies de l'existence, qui sauvent les apparences, font dévier et donc par conséquent se fourvoyer loin du véritable sens de la vie. Et vu que tu grattes impassiblement un

peu de terre de ta bêche, il lève un doigt prophétique : tôt ou tard tu diras de moi, johan janssens, poète et journaliste, que je suis un défaitiste, mais ce n'est pas vrai, je ne méprise que les apparences, et comme toi la terre de ta pelle, je gratte les grands mots... bien qu'on crie au feu et à l'assassin dès qu'on ose les prononcer... et je regarde les choses telles qu'elles sont en réalité : tu pourrais dire que dans les journaux on donne de l'art et des lettres pour émanciper le petit homme comme on dit ou pour mettre l'art à la portée du peuple... et à tes meilleurs moments, tu es tenté d'y croire aussi... mais tu réalises bien qu'on ne le fait que parce que les autres journaux le font, et qu'on pense toucher ainsi une certaine catégorie de gens : et regarde-moi un peu toutes ces pages de vie culturelle du jeudi, auxquelles collaborent les poètes et écrivains johan janssens, johan brams et johan darrioux, plus l'inévitable d^r k. k. kakaboudin, voici ce qu'il en est : nous donnons de la vie culturelle mais peu nous chaut que le petit homme ceci et cela... il vaudrait peut-être mieux que nous gagnions un peu plus et puissions penser un peu plus, et, pour la semaine prochaine, espérons que nous trouverons autre chose pour remplir ces pages. Mais le public... oh, le public, quel est ce mot?... le public ne proteste jamais, et gobe tout, et applaudit toujours, ainsi les apparences sont sauvées de part et d'autre. Mais prenons maintenant le côté pile de la pièce, sapristi, que veut par ex. le journal auquel je suis attaché ? savoir combien de temps j'ai travaillé sur un article, et si je ne les ai pas floués de 5 minutes : c'est la mentalité de l'ouvrier qui a pointé toute sa vie à l'entrée de l'usine la labor, et qui est devenu par malheur directeur de l'usine la gazette : ce n'est pas la valeur intellectuelle qui compte, mais le salaire journalier. Fangogh, fannostayen⁷ et picazzo en salaire journalier. Et le 1^{er} ministre et le ministre de l'enseignement des beaux-arts de la reconstruction et du ravitaillement marchent en cortège, avec le rédacteur en chef, mais aussi avec fangogh et johan janssens, tous ensemble derrière un calicot

7. Paul van Ostajen (1896-1928), poète et prosateur considéré comme le premier moderniste des lettres flamandes ; une figure très controversée à laquelle Boon s'identifie largement. (*N.d.T.*)

nous exigeons ceci nous exigeons cela NOUS EXIGEONS UNE AUGMENTATION DE SALAIRE... et hop sur la place du travail, le 1^{er} ministre dit qu'il ne peut y avoir d'augmentation de salaire, et tous les gens qui ont défilé derrière le calicot avec fangogh et johan janssens applaudissent. Entre-temps... oui, entre-temps, les écrivains n'écrivent pas avec amertume, mais choisissent une place dans leur petit jardin pour y planter un cerisier, c'est-à-dire s'abandonner aux apparences, c'est-à-dire profiter des petites joies d'une petite existence personnelle.

M^E POTS ÉCRIT UNE LETTRE

En marchant la tête vers le sol en direction des 1^{res} maisons sales de la ville des 2 usines, derrière la vilaine maison des gens riches du mont-des-lapins, môssieu colson du ministère se heurte à johan janssens qui marche lui aussi la tête courbée. Boum. Et cette collision fait sans doute jaillir la lumière et johan janssens dit: tu nous as parlé, môssieu colson du ministère, de m^e pots découragé et désespéré... à moins que ce ne soit rempli d'amertume?... qui avait découvert que le prétendu idéalisme ne servait qu'à se payer la tête de quelqu'un en moins de deux... bon, sans doute parce qu'il était lui-même rempli d'amertume, il m'a écrit une lettre à la suite de quelques élucubrations d'un de mes petits coins dans le journal... sur l'amertume du reynart, et il m'explique ce qu'est l'amertume: une maladie. Et il m'explique aussi comment il faut torcher un roman: il te suffit de lire un livre d'un docteur français sur la biologie et tous ces trucs modernes... et puis avec un peu d'imagination, dit-il... non, écrit-il... tu torches ton roman, fraternellement tien, m^e pots. Bon, môssieu colson du ministère, je ne serais pas poète si ma sensibilité ne m'avait fait chercher tout autre chose derrière ces paroles stupides et dissimulatrices, et je ne serais pas journaliste si ma curiosité ne m'avait fait me hâter à aller le voir en toute hâte et à lui demander: pourquoi, m^e pots, m'écris-tu sur l'amertume qui est une maladie, et sur le roman qui est de la foutaise selon toi? Mais malheur, môssieu colson du ministère, on peut entendre un homme vider

son cœur au moment où, comme le serpent change de peau, il change d'état d'âme, mais on ne peut plus le dépouiller de cette peau au moment où il a mué et est redevenu caillou: je lui donne ma carte: johan janssens poète et journaliste, et il me jette pour ainsi dire à la porte: car il en est arrivé à dieu sait quelle conclusion, peut-être que lui et la société nouvelle n'ont rien en commun, et vu qu'il n'a plus affaire à elle, il ne veut plus avoir affaire à moi non plus, ni à l'amertume ni au roman... et entre-temps, il est assis derrière ses codes colossaux, et je lui demande de but en blanc pourquoi il ne veut plus avoir affaire à la fraternité et à la société nouvelle, et en tenant une règle devant sa bouche comme si c'était son doigt, il répond: tu es jeune, écoute et regarde et tire tes conclusions. Comment puis-je écouter regarder et tirer mes conclusions si personne ne veut rien me dire? dis-je... mais sa bien-aimée entre toutes les bien-aimées intervient et me pousse dehors... mais la main posée sur le bouton de la porte, je dis: je regrette, Monsieur pots... et il crie derrière la porte déjà fermée: oui, c'est ça, Monsieur pots, car c'en est fini du pots qui signait fraternellement tien.

Et môssieu colson du ministère regarde johan janssens d'un air très sombre: voilà des sauveurs qui arrivent à gauche et des sauveurs qui arrivent à droite, et le petit môssieu colson du ministère, les m^e pots et les johan janssens sont écrabouillés parmi ces sauveurs.

LE COSTUME DES PAUVRES

Et alors, du jour au lendemain, la petite ondine n'eut plus de temps à consacrer aux choses qui avaient jusque-là rempli sa vie d'enfant: elle allait faire sa communion solennelle. Et vu que le curé de ter-muren avait dit qu'elle connaissait sa religion comme pas une, elle devint sainte sur le coup et le regarda de ses grands yeux gris, comme pour le lui montrer... mais ça ne l'émut pas, il s'en fichait très certainement comme de l'an quarante que ce soit ondine ou une autre: tantôt il allait bourrer sa pipe et l'oublier... peut-être bien qu'il aurait de la viande avec ses pommes de terre à midi, et que c'était à ça qu'il

pensait. Elle se sentit s'élever au-dessus de lui, il n'était qu'un simple curé, mais elle, elle était une sainte. Elle sentit un frisson de chaleur quelque part dans son corps, mais alors qu'elle croyait que c'était dans son cœur, elle le sentit au sommet de sa tête, ou le sentit descendre dans son dos... mais quand elle écouta son dos pour ainsi dire, elle le sentit alors dans son ventre: ça la faisait se sentir lâche, pécheresse et heureuse. Elle se figea comme si elle allait mourir dans ce bonheur pécheur et se demanda tout de suite si sa mère aussi... qui se mourait là à longueur de journée... éprouvait peut-être le même sentiment: mais elle repoussa aussitôt cette idée, elle ne voulait pas ou ne pouvait pas croire que ces choses qu'elle vivait, d'autres aussi puissent les vivre.

Après leur communion solennelle, ses petites amies de classe liza et maria iraient travailler à l'usine de fil la filature: elles ne parlaient plus que de la filature, là y a des garçons, là on s'amuse... oh, comme si monsieur le curé allait les livrer en cortège du banc de communion à la filature. C'était pas grave, ça faisait tout au plus ricaner ondine, tout comme elle ne pouvait s'empêcher de ricaner des enfants qui seraient habillés par le Denier du Pauvre... par monsieur le doyen, comme disaient les gens simples de ter-muren... et entre-temps elle regardait les enfants de la plus pauvre catégorie qu'on avait mis à l'écart dans un coin et qui « quand viendrait le plus beau jour de leur vie » – jour de bénédiction précieuse, aube si douce et joyeuse, comme disait un curé rimeur – défileraient dans l'informe costume de jute que le clergé leur offrait. Un costume qui puait, qui pendouillait... tiens, encore une rime... sur leurs épaules maigres comme le symbole de toute la misère. Et la chose la plus extraordinaire que découvrit la petite ondine: il n'y avait pas que les uniformes de l'armée qui étaient fabriqués à l'usine de couvertures des libertins la labor, mais aussi les vêtements de communion solennelle de l'encyclique monsieur le doyen: si bien qu'ils étaient à leur manière un uniforme aussi: l'uniforme de la pauvreté. Et quand les autres vinrent lui raconter toutes les belles nouvelles choses qu'elles allaient recevoir... bof, ma robe sera beaucoup plus belle, car nous, nous faisons partie de la bourgeoisie, dit-elle. Et, en effet, elle pensait à ses anciennes illusions, que sa place était avec les gens du château de ter-muren... mais elle n'osait plus le dire ouvertement, elle avait l'impression que ce rêve avait été celui de quelqu'un d'Autre... et ça lui fit aussi un choc quand le mot « rêve » se glissa dans ses pensées... une douleur indicible s'installa dans tout

son corps. Une douleur qui la fatiguait. Et puis un jour, à l'improviste, la demoiselle du château passa leur seuil usé et dit : voilà, nous allons prendre les mesures pour ton costume. Oh, le cœur d'ondinette se mit à battre : ce n'était donc pas un rêve, c'était la vérité Vérité : sa place était avec les gens du château. Elle en resta muette. Elle avait d'abord été fatiguée, à présent elle devint muette... si bien que personne ne remarqua comme elle était ballottée de-ci de-là ces jours-là. Et puis le costume arriva : c'étaient... les vêtements du Denier du Pauvre de monsieur le doyen... oui, on avait pris ses mesures et la robe ne lui pendouillait pas sur les épaules comme l'uniforme de la misère, mais c'était le même tissu, le même jute grossier... qui puait... elle le sentait rien qu'en tournant la tête. Oh, la communion solennelle de la petite ondine, le plus beau jour de sa vie... jour de bénédiction précieuse... et son chagrin, sa misère ne furent pas étouffés par le fait qu'elle était la première au catéchisme, qu'elle s'approcha la première de l'évêque qui lui frappa la joue de 2 doigts : ça lui fit mal : il frappa son cœur qui saignait. Elle regagna sa chaise à travers la nef centrale déserte, et dans l'église tout le monde put contempler son costume des pauvres.

REYNART OU YSENGRYN ?

Tu es penché sur ta feuille blanche, et comme toujours lorsque tu écris, tu réfléchis à notre monde qui n'est pas encore atomisé mais déjà fissionné... quand ta porte s'ouvre et se referme d'un coup, et avec un petit peu de ce courant d'air de novembre, de décomposition et de tous-les-saints déboule ton double : le poète et journaliste johan janssens : comment vas-tu et comment va ton travail ? Bof, répond johan janssens, il y a peut-être dans ce foutu monde l'un ou l'autre idiot occupé à écrire Le roman, et le monde susmentionné peut éclater dans son dos, il continuera à écrire sans lever les yeux... Machin-chose, cet homme célèbre, qui est mort-et-bien-oublié à l'heure qu'il est, a continué à écrire à la libération de la ville, quand les allemands sont partis en promettant de revenir avec de nouvelles armes, et que les anglais sont entrés sur leurs tanks couverts de fleurs, et dans sa rue gisait un partisan tué, et la coupole du palais de justice brûlait comme une torche au milieu

des taudis de la pauvreté... mais moi, je n'en suis pas capable, oui, je commence un roman mais quand j'apprends que des soucoupes volantes survolent l'ONU, il faut que je change le plan de mon roman, et quand je vois ce qui se passe derrière notre-dame de fatima, ma fin change aussi... la fin de mon roman, s'entend. Je tourne alors en rond comme une toupie et je sens mon cœur battre à toute vitesse et prends une fois de plus la décision de moins fumer, et la seule chose que je suis capable de faire serait une adaptation de reynart le goupil... si ce n'est que mon adaptation irait grossir un tas... et si ce n'est aussi en plus et par-dessus le marché que willem-qui-fit-madoc et amok⁸ en son temps et aussi nivard de gand savaient encore de quoi il retournait et qui étaient les mauvais et qui les bons, qui le héros et qui le lâche, qui noble et qui reynart... Mais au jour d'aujourd'hui, on ne sait même plus ça: moi, je ne sais même pas qui je suis ni ce que je suis... aujourd'hui pensant être reynart qui a joué un sale tour au monde entier en faisant semblant de ne pas entendre ni voir tout ce qu'on dit derrière son dos... l'un que son œuvre est inégale et embrouillée, et l'autre qu'elle est trop misérabiliste, et un autre qu'elle... enfin, on ricane un coup. Mais le lendemain, pensant être bien davantage ysengryn qui sort de la bagarre trompé abusé dépouillé, le pelage déchiré et l'estomac creux, quand je me suis malgré tout laissé berner... encore heureux, soit dit par parenthèse, que je ne sois pas une bonne femme... et voici ma réponse à ta question: « comment vas-tu et comment va ton travail? »: comment puis-je savoir comment ça va, comment je vais et comment va mon travail si je ne sais pas moi-même si je suis reynart ou ysengryn?

Et johan janssens, le poète et journaliste, est déjà reparti et te laisse seul avec le temps et le vent de novembre, de tristesse et de tous-les-saints... et avec ta feuille noircie, car dois-tu savoir qui tu es, trompeur ou trompé, pour continuer à écrire?

8. Faire amok (expression indonésienne): se livrer à l'amok, c'est-à-dire voir rouge, être un fauteur de troubles. (*N.d.T.*)

OUVERTURE DE LA CHASSE

Moi johan janssens, qui suis peut-être un lointain descendant de willem-willems-qui-fit-madoc et amok en son temps, je suis obligé d'écouter ma femme qui raconte comment et de quelle manière elle écrivait un roman, pour apprendre que les plus beaux livres sont ceux qui ont chaque soir un autre commencement et une autre fin... c'est ainsi dans le roman de reynart le goupil et d'ysengryn le loup qui ont vagabondé par les clochers de flandre et les vignobles de france et les bords du rhin, pour mettre un peu de soleil ardent sur les lèvres gercées et les dents cassées du petit homme trompé. Et si un certain petit homme trompé... oh, que dis-je... si un certain willem willems commence le beau jour de pentecôte, un autre johan janssens commence le jour où pour la n^{ième} fois on a de nouveau proclamé la paix, et où reynart et ysengryn, crevant de faim et rompus de fatigue, rencontrèrent le comte et prince-évêque, le roi et empereur et pape de tous les animaux sauvages: le capitaine leborgne, dont la sagesse se nichait dans les griffes. Et pour aller droit au but: comment allons-nous aborder cette affaire qui te permettra d'asseoir ta gloire nouvelle et moi d'en tirer profit? demanda leborgne en regardant reynart. Ma gloire nouvelle, pensa reynart qui savait pertinemment ce que ça signifiait: attrape et apporte – comme hier, aujourd'hui et demain –, et reynart se souvint d'une vache qui broutait dans un pré, et se rongea les ongles en échafaudant comment blouser le vilain qui y montait la garde. Mais dieu soit loué, le vilain s'était endormi sous l'arbre à côté du ruisseau en bordure du pré, et reynart grimpa dans l'arbre, le postérieur entre les feuilles – salaud qu'il a toujours été –, pour faire au-dessus de la figure du vilain ronflant une chose indescriptible que breughel pourtant a peinte au grand dam de ceux qui ne chient que du sucre. Ouille, le vilain s'éveilla en sursaut et frotta le brouet puant de sa face, et courut droit au ruisseau pour se laver et se relaver, jusqu'au moment où reynart lui sauta sur l'échine et le culbuta dans l'eau, en chantant requiem in pace car tu l'as bien mérité amen. Mais les choses avaient trop duré au goût du capitaine

leborgne, si bien que reynart dut s'excuser: qu'il avait promis à sa femme de rentrer vivant ce soir-là, et avait donc d'abord dû noyer le vilain. Bah bah, ne te bile pas pour ce vilain, dit ysengryn, il est mort et nous a donné une belle leçon: chacun reçoit ce qu'il mérite, lui le ruisseau et nous sa vache grasse. johan janssens.

LA CATÉGORIE QUI N'INTÉRESSE PERSONNE AU MONDE

Les choses se passèrent pour les autres enfants exactement comme l'avait pensé la petite ondine « du banc de communion aux cabinets de l'usine de fil la filature »... mais pour elle, les jours défilèrent dans l'attente de la suite des événements: elle alla voir liza et lui demanda comment c'était à l'usine de fil la filature... bah, liza n'avait pas grand-chose à raconter: oui, elle allait travailler, mais elle était restée la liza de la petite école: une qui traversait l'existence comme une aveugle voyante et oubliait aussitôt ce qu'elle avait vu. La petite ondine attendait avec impatience... mais sa mère regardait fixement par la fenêtre – et plus ondine grandissait, moins elle comprenait sa mère: était-elle simple d'esprit, ou seulement paresseuse, ou encore folle à lier? – et son père fabriquait un porte-manteau ou réparait une porte çà et là, le plus vite possible. Mais elle, il ne lui arrivait rien: tournerait-elle éternellement en rond sans rien faire? comme si sa place n'était ni chez les gens pauvres ni chez les gens riches, mais dans une catégorie qui n'intéressait personne au monde: la bourgeoisie. Une bourgeoisie qui mangeait de la pape au babeurre et plastronnait et avait le ventre creux: ça la désespérait, elle tournait entre les murs de sa maison comme dans une prison... en pensant: ma mère est folle et mon père ne l'est pas moins et notre valère est un... anormal... et moi... MOI? Elle pleurait, elle croyait que c'était parce qu'elle habitait une maison de fous. Oui, elle ruminait de ces idées folles si bien qu'à la longue elle n'arrivait plus à voir clair en elle-même, et à distinguer les choses: c'était un cyclone de pensées dans lequel elle risquait de sombrer. Elle écoutait et regardait et essayait de comprendre: elle ne comprenait pas grand-chose: elle dormait beaucoup. Et quand elle regardait ce qui se passait autour d'elle, elle bâillait.

Et quand soudain la demoiselle du château de ter-muren revint chez eux, ça ne la toucha pas, c'était très probablement pour lui jouer de nouveau un sale tour... pour prendre ses mesures et lui refiler un costume de jute... pour la conduire sur une montagne et lui faire croire qu'elle était dieu-sait-qui et puis la précipiter en bas, et l'exposer aux yeux de tous dans le régiment du doyen. Ça ne pouvait plus la faire souffrir, les coups déjà reçus l'avaient trop abruti. La demoiselle dit à sa mère qu'elle était envoyée par le château pour demander si la petite ondine continuerait à aller à l'école. Sa mère ne répondit pas, son père émergea de son atelier et marmonna: dieu sait ce que ça rapportera... car c'est vite dit: nous nous occuperons de la petite ondine... mais il devrait quand même casser sa tirelire et tout payer. Et si la petite ondine n'avait pas été d'une naïveté et d'une tristesse aussi infinies pour ses 11 ans, elle se serait emportée contre son père, qui n'avait aucun respect pour les choses d'un ordre supérieur... qui avait la grossièreté inouïe de dire la vérité: qu'il devrait payer de sa poche, que croyait-il donc? Alors c'est décidé, conclut la demoiselle... ondine hocha la tête... elle savait que ce n'était qu'une gouvernante, une employée, une servante qui devait apprendre les bonnes manières aux 2 garçons du château: elle, on ne devait pas lui apprendre les bonnes manières, elle les connaissait naturellement. La demoiselle dit qu'elle devait être le lendemain matin à 8 heures à l'école de madame berthe, tu sais où c'est? Je trouverai, répondit la petite ondine... Et elle s'y rendit vêtue de son costume de jute en pensant « mieux vaut en rire ».

À CHACUN CE QUI LUI REVIENT

Si chacun a ce qui lui revient, ce diable de kledden n'a rien, dit la sagesse populaire que la vieille édentée qui se tient comme un fœtus a accumulée et retenue tant de centaines d'années après reynart le goupil – elle a oublié qui était le kledden et n'a jamais su qui était reynart –, mais elle a enfourné ce proverbe derrière ses yeux éteints, comme seule une vieille femme qui retourne à la position fœtale peut tout enfourner: des épingles de sûreté rouillées aux proverbes séculaires. Cette idée de kledden-n'a-rien trottait aussi dans la tête de renard rusé du goupil et dans la tête de loup cupide d'ysengryn, et

dans la tête de souverain figé dans sa toute-puissance de noble leborgne, qui se tenaient tous 3 en bordure du pré du vilain envoyé au fond du ruisseau et examinaient le butin. Partage et fais justice et égalité, ordonna leborgne... sur quoi ysengryn se hâta de faire courir son œil de connaisseur sur le taureau, la génisse et le veau⁹ en disant qu'il allait le faire pour 2 raisons: la toute grande parce que tel était le bon plaisir de leborgne, et la raison secondaire parce qu'il avait lui-même une petite faim... et il partagea le butin en 3 parts égales, à savoir la 1^{re} part, le taureau et la génisse, pour leborgne, la 2^e part, le veau, qui serait pour lui, et la 3^e part, rien, qui était pour reynart... leborgne cependant branla du chef devant un manque de bon sens aussi irritant, et étendit si violemment la patte sur la joue stupide et rapace d'ysengryn qu'il en arracha la peau. Partage, toi, dit le tout-puissant... et reynart empila les 3 parts les unes au-dessus des autres, en disant que le taureau était pour leborgne, la génisse tendre et grasse pour madame leborgne et le tendre agnelet pour le petit leborgne... quant à eux, ces 2 vilains de reynart et ysengryn, ils iraient chercher leur chevanche ailleurs. Je découvre là soudain ton sens de la véritable égalité, liberté et fraternité dans le christ et la démocratie, mon cher reynart, dit leborgne. Mais le renard répliqua aussitôt que lui-même ne venait qu'à l'instant de faire cette découverte: il me suffit de regarder la couronne pourpre qui élève ysengryn à la dignité de cardinal, et la décoration sur son œil qui le fait ressembler à un jubilaire dont on fête les 25 ans de servilité à l'usine de fil la filature... et qui reçoit une montre en fer-blanc pour se rappeler qu'on ne peut pas arriver une demi-minute en retard au travail, et que chaque tic-tac est une pièce d'or qui tombe dans le coffre-fort de monsieur derenancourt... reynart ne prononça sans doute pas cette dernière phrase car leborgne fit entendre un petit rire – et ysengryn rit à son tour, par politesse, malgré ses blessures douloureuses – et leborgne conclut: allez en paix, et si vous trouvez ce qui peut vous servir, je vous

9. Dans le dernier épisode du reynart, il n'était question que d'une vache comme on sait, il est bien sûr possible que dans cet épisode la vache se soit changée en taureau, en génisse ou en veau. j. j. (*N.d.A.*)

permets de le prendre, mais veillez à ce qu'on ne vous intente pas de procès qui vous amène à comparaître devant moi. Alors il s'en alla, dignement et chargé de ses proies, sous les yeux de reynart et d'ysengryn toujours rompus de fatigue et crevant de faim. Nous le tuerons et bouterons le feu à sa maison, dit reynart pour exciter ysengryn... mais ils ne le tuèrent point car entre le rêve et l'acte, il y a des lois gênantes et des obstacles pratiques et une mélancolie inexplicable... de plus, ils ne se faisaient pas confiance, comme toujours entre petites gens. johan janssens.

PIF-PAF

Johan janssens parle aujourd'hui non en sa qualité habituelle de journaliste, ni en sa qualité exceptionnelle de poète, mais en sa belle qualité d'Homme :

le chien défèque et s'en va mais l'homme pas... c'est un vieux proverbe flamand qu'on ne trouve bien sûr dans aucun dictionnaire, et vu que l'homme ne s'éloigne pas sans se retourner mais essaie de Tout nettoyer, il tire une tête... une de ces têtes, oh là là... car les petites gens n'ont ni idées ni pensées, ni idéaux ni fortunes – bref, le chien susmentionné peut avec sa queue recouvrir son trou obscène, mais l'homme également susmentionné en est incapable – et les gouvernements n'existaient que pour eux-mêmes, et toutes les réformes sociales en faveur de ce petit homme ont été tellement détournées et retournées que ces avantages ont fini par le désavantager. Le petit peuple trimait, encore et toujours, dans la pauvreté et la misère et la bêtise, et devait vivre... car c'est cela, l'essentiel: Vivre... il a d'abord travaillé pour un patron belge qui était son ennemi naturel, et quand ensuite les allemands sont arrivés et que les choses idéologiques... ou étaient-ce les choses économiques?... qui dépassaient sa bêtise ont changé de face, il ne s'en est pas aperçu au ras des pavés et a continué à s'esquinter comme chaque jour pour son quignon de pain: il travaillait à présent pour les patrons allemands qui étaient ses ennemis naturels, et certains portaient un costume noir comme le chauffeur de

m. le baron en avait toujours porté, comme le marchand de bière de la grande brasserie et l'ouvrier communal de la voirie et le commis du pribau-unic et le chauffeur-garde-machiniste de la ⑤, ceux-là portaient cet uniforme pour gagner leur pain et savaient souvent qu'ils n'étaient que de stupides singes costumés. Et puis les anglais et les belges sont revenus et un ennemi naturel a remplacé l'autre : et on a déclaré le petit peuple coupable, car s'il pouvait être le singe costumé de l'un, il ne pouvait pas être le singe costumé de l'autre.

LE-BON-DIEU-DE-TER-MUREN PARLE FRANÇAIS

Non, la rancœur d'ondinette n'était pas si grande... car une fois de plus, elle avait une arrière-pensée : que la route entre les 2 extrêmes, entre ter-muren et la ville... qui lui semblait autrefois sans fin... ne prenait plus à présent que 10 minutes à pied. Cette idée était juste, sans doute, pourtant c'était comme si ondine allait partout et toujours passer à côté du leitmotiv pour s'occuper de choses sans importance. Et que madame berthe faisait classe à l'étage, qu'elles étaient 10 ou 12 gamines, toutes de la bourgeoisie, c'était sans importance... la vie d'ondine n'avait nullement changé du fait que les filles devaient monter l'escalier à genoux quand madame berthe venait de le poncer... si bien qu'une d'elles qui montait en gémissant lâcha un vent : les autres ne purent s'empêcher d'en rire : ondine aussi... mais pas à cause du vent, non, grands dieux, elle ne riait pas pour une telle futilité. Mais parce qu'une fois encore, c'était comme tout dans la vie : c'était risible de monter à 4 pattes et de trouver ses bas, ça prêtait à rire et à pleurer tout à la fois. À rire et à pleurer que ce soit justement elle qui se soit fait punir et enfermer dans le placard... où on l'oublia vu qu'elle était nouvelle... et elle s'y endormit et ne rentra pas chez elle... et vapeur son père s'inquiéta, croyant sans doute qu'elle avait été happée par le kledden sur la route de la chapelle... et qu'il se mit à sa recherche dans l'obscurité et vint demander où elle restait chez madame berthe dans la ville des 2 usines... et qu'on l'ait trouvée dans le placard et que madame berthe se soit épuisée en excuses sans fin... et que vapeur ait dit que ce n'était rien et se soit mis à radoter sur son invention, son perpeteum mobile, jusqu'au moment où tombant presque de sommeil

madame berthe le jeta dehors... et il pérerait toujours alors que la porte était déjà fermée... et qu'ils rentrèrent chez eux et que son espèce de petit frère, valère, s'était entre-temps brûlé les orteils au poêle et endormi en pleurant: tout ça était risiblement petit, il n'y avait rien dans la vie qui valait la peine qu'on fasse la courbette en balayant le sol de ses tresses.

Si ce n'est qu'elle y apprenait le français, c'était aussi étonnant que de découvrir un nouveau pays, de recevoir en mains propres la clé, non pas d'une misérable chapelle, mais du monde enchanté des seigneurs: elle ne parlait plus que français avec ses petites amies de la bourgeoisie, monique et marie-thérèse... ha, à ter-muren on s'appelait liza ou maria et gerda... mais à part ça, tout était pareil: madame berthe aussi disait qu'on ne pouvait pas regarder entre ses jambes, mais c'était en français, et que dieu nous voyait, mais en français, et que monsieur derenancourt était conseiller du roi... tout tout en français. Elle disait ses prières en français à la messe: et le peuple de ter-muren, qui entendait pourtant les seigneurs parler français, se moquait d'elle... car si c'était le droit des seigneurs de se promener dans l'usine et de regarder de haut un ouvrier en lui lançant à la tête des choses qu'il ne comprenait pas... des choses qui pouvaient peut-être signifier sa mort: qu'il était maladif et beaucoup trop lent et qu'il allait être renvoyé... il n'était pas permis à la petite ondine de vapeur de faire le signe de la croix dans cette langue: ha, juste comme si le-bon-dieu-de-ter-muren pouvait causer français!

JE SUIS MIEUX QUE LES AUTRES

Et ce signe de la croix en français marqua pour ondine le début d'une époque où elle vécut plus saintement que jamais... c'était une nouvelle religion dont le centre n'était plus le dieu des nonnettes, mais son dieu à elle: dieu en français. Elle ne supportait pas qu'il y ait quelqu'un de plus saint qu'elle: une femme maigre de ter-muren, desséchée par les litanies et les neuvaines qu'elle égrenait pour pierre et paul, moyennant paiement de quelques piécettes de cuivre... une bagatelle... et qui habitait une maisonnette qu'un peintre avait même représentée, parce qu'elle était si belle avec ses fenêtres affaissées et les tournesols à la haie, et c'était dommage seulement qu'on y voyait les cheminées de l'usine de fil la filature... qui pour cette raison ne

figuraient pas sur la toile... donc cette femme maigre, qui était sujette à une crise d'épilepsie 1 jour sur 2 et qui disait que le bon dieu lui était apparu, la petite ondine la haïssait tellement qu'elle l'aurait bien tuée: à la tombée du jour, elle allait toujours rôder près de la petite maison afin de trouver un mauvais tour à jouer à cette femme, couper ses tournesols peut-être ou faire caca sur le pas de sa porte. Ou non, plus horrible encore. Et en plus, elle ne supportait pas que vapeur son père jure des nom de dieu chaque fois qu'il se tapait sur les doigts... ou que sa mère zulma qui n'avait pas une notion très exacte de ce qui était bien ou mal aille uriner dans le jardin en relevant ses jupes: elle grossissait ces faits quotidiens en une chose irréparable: rien que pour le plaisir de se dire que tout le monde était mauvais et pas elle.

Et non seulement tout le monde était mauvais à ses yeux, mais tout commençait aussi à devenir trop petit à son idée: il y avait d'abord eu la route de la chapelle, puis ce fut au tour du château de monsieur derenancourt... elle se l'était jadis imaginé comme une forteresse avec des salles sans fin, et quand elle le regardait à présent au passage, c'est à peine si elle le qualifiait encore de château: une villa, voilà un mot qui convenait mieux. Et qu'on appelle un « bois » ce terrain vague où se dressait çà et là un arbre parmi les taillis sauvages... et qu'en plus du kledden soit apparue une nouvelle figure plus effrayante, la longue dame, ondine ne pouvait s'empêcher de ricaner de tout ça. Derrière le mur de la labor, il y avait quelques pâtures en bordure du fossé, une petite usine de chaussures, une bonneterie... puis c'était déjà la ville: oui, elle y était déjà: cette trop petite ville de province, avec un conseil communal bidon et un collège échevinal bidon et un bourgmestre encyclique pour-les-siècles-des-siècles-amen. Extérieurement, on n'en remarquait rien, les cheminées de l'usine de couvertures la labor libertine et de l'usine de fil la filature encyclique continuaient à cracher leur fumée au-dessus de la ville, et la police continuait à faire sa ronde dans ses uniformes déteints et élimés pour surveiller l'argent et les biens de monsieur derenancourt de l'usine de fil la filature et de monsieur gourmonprez de la labor: la petite ondine voyait l'une et l'autre chose... mais bien sûr elle ne comprenait pas parfaitement, elle s'en tenait à ses idées: je suis la meilleure, et le monde n'est pas plus grand qu'il n'est.

DIFFICILE À CONTRÔLER

C'est dimanche soir et tes amis-tes héros sont assis derrière le poêle, et le maître d'école cantique porte la main à sa poche... mais sa main en ressort vide... et il dit: je pensais dire est-ce qu'on ne s'achèterait pas une bouteille tous ensemble, mais je pense que je dois m'acheter un livre demain, et c'est l'un ou l'autre, un livre ou une bouteille... oh, zut, va pour une bouteille. Et pendant que la belle femme lucette et ta femme vont chercher une bouteille à la boutique de la bouteillère au visage délavé... comme un tablier bleu qu'on doit garder propre trop longtemps... johan janssens essaie... sans quoi il ne serait pas journaliste... de résumer la situation:

toi, le maître d'école cantique, tu ne gagnes pas beaucoup en faisant l'école, tout comme notre écrivain ne gagne que des clopinettes en écrivant, et tout comme moi je ne gagne pas beaucoup en pourvoyant le journal de considérations-de-johan-janssens: les êtres qui réfléchissent encore, pèsent le pour et le contre, décident librement, démolissent la société et essaient de reconstruire le monde, ces êtres-là sont abandonnés à leur sort par l'état et la société. Mais les êtres qui ne pensent plus et se sont résignés à être considérés comme faisant partie de la famille des machines, ceux qui remplissent des fiches et font des tirages en série, c'est-à-dire ceux qui sont un petit rouage, un boulon ou une vis ou un ressort de la machine qui court au précipice, sont considérés comme quelque chose d'utile qu'il faut payer plus ou moins correctement. Et bon, il y a 2 façons de remédier à cette situation, une bonne et une mauvaise... la bonne: comprendre que ceux qui essaient de stopper la machine sont utiles à la machine eux aussi, et qu'ils doivent donc être payés correctement... la mauvaise: avoir pitié des penseurs, des soupeseurs, et dire qu'il faut les intégrer, c.-à-d. en faire un boulon ou une vis ou un ressort, pour alors pouvoir les payer plus ou moins correctement. Car regardez par ex. comme le rédacteur en chef du journal me blesse l'âme en contrôlant la longueur de mes réflexions, et en disant que je dois être toute la journée à la rédaction pour être au service

des autres en plus de ce que je fais déjà: on veut mesurer les valeurs intellectuelles montre en main, c'est-à-dire savoir combien de temps tu travailles à un récit, alors qu'on ne peut pas comprendre que tu aies écrit ton plus beau récit en 2 minutes et travaillé 2 semaines sur un autre tout aussi beau: toi, tu peux, en tant que maître d'école cantique, donner à tes élèves l'occasion d'inventer une nouvelle théorie de la relativité, tu peux comme moi, johan janssens, conjurer le monde qui se scinde en 2, et tu peux, en tant qu'écrivain dans ton bureau, écrire en 10 jours un livre qui durera 100 ans... ceux qui courent au précipice avec la machine et touchent pour cela un salaire plus ou moins exagéré exhibent leur chronomètre et disent: ce que tu fais là est difficile à contrôler.

LE PETIT MONSIEUR BRY-SBRIN EST UN PEU ZINZIN

Pour ondinette, le monde n'était donc pas plus grand qu'il n'était... mais il était assez grand pour y flâner après l'école... non pour tout voir et apprendre à comprendre, mais pour se faire voir, pour montrer aux autres qu'elles faisaient partie de la bourgeoisie et comprenaient le français des écriteaux des magasins: monique était la pire: elle persuada ondine d'aller attendre son amoureux à la grille de l'école des garçons... il avait 14 ans et elle lui avait dit de se faire médecin pour pouvoir examiner son corps. Ondine était curieuse de le voir, mais elle ne le trouva pas à son goût, il avait des cheveux hérissés et était timide, et ne fut capable que d'interpeller un autre grand bête comme lui, qui se promenait lui aussi avec sa fiancée, et de faire tournoyer son cartable pour les effrayer. Oh, ondinette appartenait à la bourgeoisie, c'était vrai, mais elle n'aimait pas ces écoliers bourgeois de 14 ans, elle en aimait un autre, l'aîné des garçons du château de ter-muren... elle ne se marierait jamais ou alors ce serait avec lui... j'ai un autre amoureux, dit-elle, je passe tous les soirs devant le parc du château où il m'attend. Et quand monique lui demanda: oh, et qu'est-ce qu'il te fait?... elle répondit: ça, je ne le dis pas. Non, elle ne le disait pas, elle portait ces mensonges en elle, comme des choses qui s'étaient vraiment, oui, vraiment passées.

Mais c'était surtout à l'heure où les employés et les fonctionnaires allaient au bureau qu'elles allaient faire de leur nez dans les rues commerçantes de la ville, avec leur français et leur éducation bourgeoise... monique présenta la petite ondine à son oncle, le petit monsieur brys, le comptable de l'usine de fil la filature... c'était un petit bonhomme trottinant qui portait un pince-nez, mais il était très amusant et parlait en vers: bonjour monique, quand je te vois, je reste pantois. Et il fit aussi une plaisanterie sur ondine, elles en rirent en regrettant que ce ne soit pas en français. Pourtant il connaissait cette langue, mais s'il était un homme très instruit, il n'était pas vantard, et comme il était marié depuis des années mais n'avait pas d'enfants, il aimait tous les enfants et aimait aussi tous les défavorisés... mais d'une manière platonique, comme le bon dieu... bienheureux les pauvres... sans trop se mouiller pour les aider à sortir de leur pauvreté. Bien que... non, c'est injuste de notre part, car il voulait créer une école du soir pour les gens de l'usine de fil la filature, qui ne savaient même pas écrire leur nom et signaient d'une croix. Et voilà que dans la rue neuve, pleine de magasins, arriva un fileur en sabots de bois qui cria: dag meneerke brys... et le petit monsieur brys répondit d'une voix forte: ha, dag jef, komde gij niet naar d'avondschool? Oh, tu t'imagines la tête de monique et d'ondine avec leur éducation bourgeoise entendre le petit monsieur brys demander à jef s'il ne venait pas à l'école du soir... monique dit: je n'irai plus jamais dans la rue neuve si je sais que mon oncle parle devant tout le monde aux ouvriers de l'usine en sabots de bois... et ondine dit: ton oncle parle en vers, mais moi aussi je vais t'en dire un: ton oncle monsieur brys-brin est un peu zinzin.

RECETTES BOURGEOISES

Voilà qui mit pour ondinettes un terme à l'histoire du petit monsieur brys: le lendemain, monique vint à l'école en annonçant qu'elle devait éviter la rue neuve aux heures où le petit monsieur brys venait y jouer au bon-dieu-des-pauvres, tu fais partie de la bourgeoisie ou tu n'en fais pas partie: et elle se présenta en même temps à l'école avec un truc à épingle sur son corsage, un objet brillant et très chic: un bijou. Mais le lendemain, marie-thérèse, l'autre, avait un colifichet plus beau encore à épingle sur son corsage: un bijou de plus grand prix! Et la petite

ondine ? Oui, elle appartenait elle aussi à la bourgeoisie, mais elle n'avait pas de broche : s'il semblait que les mères bourgeoises voulaient se ruiner, ondine en était réduite à elle-même : elle devait choisir entre se laisser damer le pion ou, comme elle l'avait déjà fait, replonger la tenaille dans le tronc de la chapelle de ter-muren : ce qu'elle se garda bien de faire, car elle était trop futée pour répéter 2 fois la même plaisanterie. Elle grimpa sur la chaise et prit l'argent de son père vapeur, tout en haut de l'armoire : elle s'acheta une broche au marché du samedi, à la pêche à la sciure... pour 25 centimes, on pouvait fouiller dans la sciure et y pêcher un objet... monique et marie-thérèse étaient mortes de rire : oh, des bijoux à la sciure ! Ce n'est pas vrai, hurla ondine en pâlisant, surprise qu'elles aient si vite découvert la vérité... et elle jura... ce nom de dieu sortit tout seul de sa bouche. Évidemment, ce n'était pas bourgeois ça non plus et c'en fut définitivement fini des promenades bras dessus bras dessous avec les autres dans les rues commerçantes. Et pour se venger de ces madames emmerdeuses, elle dépensa tout l'argent dérobé à son père, un poudrier et un étui avec peigne et miroir de poche, et un sac à main, pour lequel elle dut encore soustraire un peu d'argent car elle n'en avait pas assez : elle avait l'impression qu'elle serait morte de jalousie et de dépit si elle n'avait pu acquérir tous ces objets. Mais le plus difficile fut de les introduire chez elle en cachette et de les dissimuler au grenier, dans une boîte derrière un bac de serrures et de clés rouillées : quand elle voulait se parer de ses trésors, elle tirait le bac de vieux fers au-dessus de la trappe et paradait dans le grenier comme une madame.

Mais à côté de son français, la cuisine était la chose la plus importante et la plus bourgeoise qu'elle apprenait chez madame berthe. Elle avait un cahier spécial pour les recettes, on y parlait de chou-fleur sauce poulette, de salade et de fraises et d'entremets glacés, des choses qu'elle devait chercher dans le dictionnaire et dont on n'avait jamais entendu parler... dans aucun magasin de cette petite ville des 2 usines. Ondine rentrait chez elle avec ces recettes, mais ne trouvait pas d'artichauts à ter-muren... ou il lui manquait un autre ingrédient : prenez une cuillère à thé de maïzena... ils ne possédaient pas de cuillère à thé et personne ne savait ce qu'était la maïzena. Elle fricotait alors l'une ou l'autre chose qui y ressemblait, mais qui n'avait aucun goût, ou qui n'était pas une nourriture pour son père qui à l'autre bout de ter-muren aidait un paysan à construire une étable avec des demi-troncs d'arbres.

Ainsi se termine l'histoire « recettes bourgeoises »... mais c'est comme s'il y manquait un ingrédient: en fait, il aurait fallu l'écrire tout autrement, ou insister davantage sur la tendance incompréhensible à vouloir sauver la face envers et contre tout... Mais si on avait insisté sur cela, il aurait aussi fallu changer le titre... par ex. le prolétariat de la bourgeoisie... ha, encore un sujet qu'il aurait valu la peine d'aborder.

LE JEU DE LA ROSE*

C'est la 1^{re} fois que le maître d'école cantique pénètre dans ton bureau, où il regarde ta main écrivant sur la feuille blanche avec le désarroi de celui à qui derrière le fameux rideau brutalement écarté on a montré la tROp douloureuse réalité:

j'ai appris, dit-il... en pointant son doigt de maître d'école cantique vers le bas, vers ta salle de séjour, où Elle ta femme aux beaux bras nus a très certainement soulagé son cœur et en a trop dit... j'ai appris par elle qu'on a de nouveau attribué un prix aux mots littéraires et autres mots creux et une fois de plus pas à toi, qui es penché ici sur *le roman d'ondinette de ter-muren*, mais à quelqu'un qui exerce un autre métier et n'est pas seulement écrivain... prêtre par ex., et encore, un prêtre qui pendant la guerre n'était pas seulement noir en dehors mais aussi en dedans... et qui, s'il avait pouvoir et autorité sur les prix, serait capable de mener au bûcher l'auteur du roman d'ondinette de ter-muren. *Et j'ai aussi appris par ondinette*, pardon, par ta femme... même doigt cantique pointé vers la salle de séjour... j'ai aussi appris que tu lui as noyé les yeux et débondé le cœur en tapant du pied par terre et en disant que tu ne t'intéresses pas à toute cette affaire, car écrire est pour toi un besoin naturel comme un autre, et que rétrospectivement tu te fiches qu'on te donne le prix à toi plutôt qu'à quelqu'un d'autre à qui on est obligé de donner un prix. Et le maître d'école cantique regarde ta main écrivant toujours sur la feuille blanche, et le désarroi qui marquait son visage devient à présent du mépris: je trouve que ton orgueilleux silence dans cette affaire est un faux point de vue, pour ne pas

dire un point de vue lâche: je comprends que ce pays est un pauvre pays où il faut distribuer avec parcimonie des prix qui doivent contenter tout un chacun, mais quand on récompense d'une part celui qui oserait trahir ce pays et qu'on crée d'autre part un festival mondial du cinéma et des beaux-arts... où sont pourtant également inclus les écrivains... et qu'on a donné une réception au *cercle gaulois** pour exposer les grandes lignes du festival: que pendant le festival il y aurait des congrès et que le programme ne serait complet qu'avec l'organisation de fêtes à bruxelles liège anvers namur et sur la côte, tandis qu'en présence de La star américaine dont nous donnons ici une pose charmante, on représenterait le jeu de la rose... quand j'y réfléchis, je me range à l'avis de ta femme qui dit que vous, les écrivains, membres de l'association des gens de lettres, vous auriez dû protester: et nous alors?

Et tu poses ta plume et bredouilles: bah, maître d'école cantique, le proverbe dit que qui coupe son nez défigure son visage... Mais il est déjà au bas de l'escalier du grenier, en route vers ta salle de séjour, et tu l'entends encore marmonner: non, ça le laisse superbement indifférent dans son univers romanesque de carton... il écrit le jeu de la rose... et il oublie que sa femme écrit le jeu de la Vie: celui où il faut essayer de trouver une tranche de viande pour cette tranche de pain.

L'HOMME À L'OREILLE COUPÉE

Tu fais preuve d'une superbe indifférence face au jeu de la vie et écris le jeu de la rose: c'est ce que t'a reproché le maître d'école cantique puis il s'en est allé. Mais toi, tu restes assis et fixes ta feuille blanche et commences à répondre avec un geste de découragement... tu lui réponds mais il n'est plus là, et c'est donc une réponse peine perdue... que si tu es devenu écrivain, c'est précisément parce que tu as perdu la 1^{re} manche du jeu de la vie, et que maintenant, comme écrivain, tu essaies de comprendre, de sonder et de gagner le jeu de la vie: bien sûr, toi le maître d'école cantique et toi môssieu colson du ministère, vous avez la tâche plus facile: l'essentiel à votre travail, c'est que vous

soyez là, et si vous n'y êtes pas, c'est tout aussi bien... mais ce n'est pas mon cas, moi, je me trouve dans le cercle fameux du serpent qui avale sa propre queue... vivant pour écrire, je dois aussi écrire pour vivre. Et tandis qu'en écrivant je m'excite, jure et crache sur le monde, je dois en même temps essayer de me défendre de ce nihilisme, car non seulement c'est mauvais pour mon travail, mais en même temps je serais capable aujourd'hui ou demain d'avaler une vieille femme... une qui cherche à vendre des journaux ou des fleurs au coin de la rue, mais qui ne les vend pas et ne sert donc à rien. Et tout en jurant et tout en pensant que je dois arrêter de jurer, je vois s'ouvrir la porte du ministère pour une meilleure compréhension des artistes morts dans la misère, et je monte quatre à quatre l'escalier de marbre jusqu'à la porte capitonnée du cabinet du ministre pour une meilleure compréhension et le reste... où est accrochée une reproduction : l'homme à l'oreille coupée : le ministre se prend-il pour l'homme à l'oreille coupée, ou se prend-il pour fangogh, ou cette reproduction est-elle accrochée là depuis le 7^e jour de la création quand dieu s'ennuyait et a créé un écrivain à l'oreille coupée ? Et je me fais annoncer, pour autant qu'on puisse appeler ça se faire annoncer, je jure et lui parle de la fleuriste bigleuse dont la carcasse a été traînée par un inconnu derrière le coin de l'impasse du piepenhol, et de l'homme à l'oreille coupée qui a été créé du temps où il ne fallait pas encore gagner de l'argent pour vivre pour écrire... et je lui demande s'il est vrai qu'en matière d'aide et d'assistance il y avait 50 000 francs de subsides en trop, qui ont été reportés au rôle de l'année prochaine, et si en même temps c'est tout aussi vrai qu'un écrivain n'a pas reçu de subside parce que son livre avait déjà paru sous forme de récits dans des magazines ? Et je tape du poing sur la table et crache mon nihilisme... et le ministre qui hochait et branlait d'abord la tête sans écouter est pris dans le tourbillon de mes paroles, il s'excite et bondit lui aussi, il frappe sur la table et dit qu'il faut que ça change nom de dieu, et il cherche de ses yeux fous qui avaler dans son nihilisme.

Voilà ce que tu réponds au maître d'école cantique, mais il n'est plus là évidemment... et comme personne ne te répond, tu continues à noircir ta feuille jusqu'au dernier point.

LE POIVRIER ENTRE EN SCÈNE

Oh, il en allait à ter-muren, aujourd'hui un peu de soleil et demain un peu de vent et de pluie, comme dans le cœur de la petite ondine : malgré son jeune âge, elle se renfermait en elle-même, elle avait des coups de tête et des lubies, elle boudait et pleurait pour un rien : quelque chose mûrissait dans son corps, elle ne savait pas ce que c'était. Au beau milieu de la nuit, elle entendait les filles-de-l'école raconter des choses qui la choquaient... des mots qui déchiraient, crevaient quelque chose. Et pourtant elle voyait entre-temps d'autres images, des nuages de printemps, des troncs lisses d'arbres fruitiers et de telles masses de genêts en fleur que tout ce jaune lui faisait vraiment peur... et entre-temps elle pensait aux pluies qui n'arrêtaient pas de crachiner, grises et désolées... tout s'emmêlait... et, miracle, c'était précisément dans ce déchirement, dans cette succession continue de pluie et de soleil, de vie et de mort, de boutons qui s'épanouissaient en fleurs et de branches qui se fanaient... que résidait son chagrin sans nom. Mais en même temps une sorte d'indomptabilité : elle rêvait qu'elle s'accrochait à la crinière d'un cheval fou dont les pattes faisaient rejaillir jusqu'au ciel la boue de la route de la chapelle... et dont les sabots écrabouillaient des enfants qui jouaient là, quelle importance ? : elle s'accrochait à la crinière et se balançait avec volupté, elle tressautait, les jambes écartées et les cheveux au vent. Et quand elle se réveilla, ce n'était plus un rêve, mais quelque chose qu'elle avait vécu il y a très longtemps et avait oublié : c'était la révélation de ce qu'elle n'osait pas s'avouer... qu'il existait une autre vie, plus sauvage, plus indomptable, inexprimable en 2 ou 3 mots... ou, si elle se l'avouait, à laquelle elle n'osait pas s'attaquer, mais se mettait à prier dévotement. Ces envies la prenaient surtout quand elle voyait des gens vivre sans contrainte, faire ce qu'elle aurait aimé faire... alors qu'elle hurlait intérieurement que ce n'était pas vrai... et ceux qui dans son rêve s'accrochaient à la crinière du cheval disaient : advienne que pourra nom de dieu. Elle était alors envahie de sueurs froides... puis elle devenait brûlante... et la peau de ses seins lui causait une douleur atroce qui la rendit malade pendant 2 jours : la vue du poivrier qui urinait tourné vers la rue, le dos à la haie, derrière le cabaret au passage à niveau, lui inspirait un dégoût tellement inhumain qu'elle n'arrivait plus à manger... elle ne pourrait

plus jamais, plus jamais manger. Et effectivement quand vapeur son père prépara de la pape à la bière, elle sentit l'odeur du poivrier le dos tourné au cabaret, elle sentit l'odeur des cabinets de l'usine de fil la filature où elle n'avait pourtant jamais mis les pieds... ses larmes coulaient, sa cuillère retomba inerte: je ne pourrai plus jamais rien manger, se dit-elle... Mais le lendemain il y avait des haricots avec un bout de lard et elle mangea à se faire éclater.

LE VIDE T'ATTEND

Ainsi vont les choses: tu écris un roman fait de 100 vies, un roman où ondinette de ter-muren prend forme: le maître d'école cantique contrôle son esprit, tippetotje, la peintre qui est venue habiter ter-muren la semaine passée, contrôle son corps, et môssieu colson du ministère contrôle son cœur... en disant qu'elle ne devrait pas dépasser les bornes, vu qu'elle arrive à L'âge où... et johan janssens, le poète et journaliste, contrôle le reste, c.-à.-d. tout et encore plus: tu travailles tu construis tu penses tu Vis: mais soudain comment est-ce possible tous tes héros se retirent... non, ils se ratatinent, ils disparaissent dans le Néant, et toi qui restes seul, tu ne vois plus que le vide qui t'attend, qui te regarde en ricanant. Tu as fait tous les jours l'aller-retour en train jusqu'à bruxelles avec môssieu colson du ministère, tu as collaboré au journal avec johan janssens, tu as lu et mal-entendu des tas de livres avec le maître d'école cantique: et tu as demandé aux 4 coins du monde quand tu serais enfin libre et seul une petite ½ heure... et voici la petite ½ heure où ton travail n'est plus aussi urgent, et où tu es seul, mais tu ne vois que le vide qui te regarde en ricanant. Car ce n'est pas la peine de continuer à travailler à l'histoire de cette petite garce d'ondine, et tu ne vas pas aller te coucher dans l'herbe pour regarder les nuages: car ça fait depuis l'autre guerre que tu vois passer les nuages, et entre-temps il y a déjà eu une nouvelle guerre et entre-temps on reparle d'une nouvelle plus nouvelle encore, et les nuages continuent de passer impassiblement: et tu crains qu'ils ne soient soudain tous passés... et tu crains de te retrouver couché dans l'herbe et d'être seul et de ne voir que le vide qui te

regarde en ricanant. Et tout en pensant à cela, il te vient une idée qui pourrait faire un beau poème, un récit, une peinture : un mur s'élevant jusqu'au ciel... non, un mur encore plus infini que ce mur s'élevant jusqu'au ciel... et les nuages qui s'amoncellent et se voient couper le passage et attendent patiemment avec leur âme stupide et muette de nuages... mais au moment où tu écris le titre « on a joué un bon tour à l'univers », une petite voix tout au fond de toi te demande pourquoi il faut absolument coucher cela par écrit, si tu ne te fais pas des illusions en croyant avoir un certain Devoir... envers les générations à venir... de ne laisser se perdre aucune idée : car tu vois passer les livres et les écrivains comme les nuages, et tu vois toujours venir de nouveaux livres et écrivains comme il vient toujours de nouveaux nuages : et tu regardes ta feuille portant le titre « on a joué un bon tour à l'univers »... et tu es seul et ne vois que le vide qui te regarde en ricanant.

Et tu sors vite dans ton bout de jardin et creuses un trou et y enfouis 5 tiges mortes, qui commenceront à vivre cet été et donneront des fleurs jaune-fangogh : et tu tasses la terre et combles le vide du trou en pensant : on va en avoir une de ces surprises cet été !

FIN DU CULTE DU TOURNESOL

Tu es accroupi au fond de ton bout de jardin quand fait irruption tippetotje, *la peintre du passage à niveau non gardé, des plaques de béton à côté de l'usine de couvertures la labor, et d'ondinette de ter-muren qui... à l'insu de tous ou sans que le poivrier puisse l'espionner... va nager dans le ruisseau du château... c.-à.-d. reste immobile avec sa chemise à la main* : du moins s'il faut en croire les peintures de tippetotje. Et tu dis à tippetotje qu'en fait tu aurais voulu planter un cerisier... c'est si beau au printemps en pleine floraison... mais que pour toi il en va des choses de la vie comme des choses de ton travail : tu penses et choisis et réfléchis, car 1 fois les choses plantées ou écrites, on ne peut plus rien y changer ni dire : en fait j'aurais préféré Ce cerisier-Là. Et pour excuser tes doutes sur ton travail... car tippetotje rit d'un

air un peu moqueur... tu ajoutes que tout le monde n'est pas comme elle, *qui dépose simplement ondinette de ter-muren à côté du ruisseau et la peint dans sa splendide nudité: moi, ça me tracasse, je me demande si au contraire elle ne reluque pas le ruisseau par-derrière les taillis du château en pensant à... oui, à quoi pourrait-elle penser?... Et en même temps pour excuser tes doutes concernant le cerisier, tu ajoutes encore que tu as planté 5 tiges mortes, qui commenceront à vivre et donneront une variété de tournesols, qu'on t'a refilés comme du jaune-fangogh... car fangogh est à la mode dans la décoration décorative piquante: on a déposé des tournesols et le ministre des utilités publiques a fait un exposé sur quelques épisodes de l'activité de fangogh chez les mineurs de fond et l'influence de celle-ci sur l'évolution de la peinture des tournesols, le directeur général du département du ministère pour une meilleure compréhension des artistes morts dans la misère a exprimé ses remerciements au nom de nombreuses personnalités: on a signé le livre d'or et donné un banquet officiel...*

Mais tippetotje rit toujours d'un air moqueur et dit que si elle devait être entre-temps l'un ou l'autre fangogh, elle pourrait tranquillement aller abattre des corbeaux dans le jardin du d' gachet: les personnalités signeront le livre d'or et les écrivains attendront dans leur petit jardin le jaillissement du jaune-fangogh... mais qu'entre-temps, pendant qu'elle viendrait déposer sur mon seuil un petit paquet avec son oreille coupée, non seulement le culte du tournesol dépérirait, mais les écrivains aussi dépériraient, haha... car même les bouquinistes ferment boutique, liquident ou ont déjà disparu... ha, je croyais encore en trouver un là au bout derrière le trulleberg et je découvre qu'on a transformé sa boutique en garage, et même au palais des beaux-arts on a transformé la librairie en vestiaire... ou: malgré la signature du livre d'or et l'organisation d'un banquet officiel: la fin du culte du tournesol et de l'imprimerie. Et tippetotje s'en va d'un air moqueur, mais elle est à peine partie que je réalise que ses paroles traduisaient en fait mes idées, qui m'ont été inspirées par ce jaune-fangogh: tu ferais mieux de faire commerce de jaune-fangogh que de peindre ou d'écrire sur des tournesols et *sur ondinette de ter-muren.*

QUE LA VOLONTÉ DE NOTRE INCONSCIENT SOIT FAITE...

Mais il n'y avait pas qu'ondine... en grandissant, son espèce de petit frère valère était de moins en moins à arracher à leur cousine aux cheveux hérissés et aux sales chandelles sous le nez... et le pire: elle ne portait presque jamais de culotte: à quoi pense donc ta mère? lui demandait ondine. Et un beau jour, elle vit qu'ils s'étaient tous les 2 glissés au grenier pour y fabriquer dieu sait quoi: peut-être ces choses dont ondine rêvait elle-même... non, le sang ne lui monta pas à la tête, il s'en retira: elle blémit et se figea. Elle voulut ouvrir la trappe d'un coup et surprendre les 2 complices... mais si valère était généralement stupide, il avait à présent utilisé le même truc que sa sœur: il avait poussé la caisse de vieux fers sur la trappe. Ouvrez, cria ondine: elle les entendit rire au-dessus de sa tête... ce n'était donc pas la caisse, c'étaient eux qui étaient assis sur la trappe... et ça la rendit encore plus furieuse de découvrir que d'autres pouvaient la dépasser en raffinement. Dans sa rage, elle se mit à taper de plus en plus violemment sur la trappe... et, comme il n'y avait pas d'autre moyen, à cogner de plus en plus fort avec sa tête aussi: les enfants se moquèrent d'elle: elle avait mal à la tête et là, impuissante, assise sur l'escalier, elle se mit à vomir. L'idée mûrit alors en elle qu'elle devait le tuer, c'était impossible que son saint frère vive et meure ainsi. Sa journée se passa en aveugle, et par moments c'était comme si des objets qui ne pouvaient jamais changer de place se mettaient à bouger d'eux-mêmes: la table par ex. se déroba soudain sous son coude, s'éloigna... et revint aussitôt: ondine dut aller s'adosser bien longtemps à la porte de derrière, la tête contre les pierres froides. Elle avisa un couteau. Quelqu'un avait coupé du petit bois et oublié l'objet... c'était comme un signe de dieu: elle cacha le couteau sous sa jupe, l'accrocha à la ficelle qui maintenait sa culotte. Et quand elle fut couchée au lit, elle avait toujours le regard fixe d'une poupée, le couteau s'était réchauffé au contact de son corps... elle pensa: tantôt, quand le silence sera tombé. Elle entendait de toutes parts des bruits qu'elle n'avait jamais entendus... un train passa en somnolant, lentement... c'est un train de marchandises, se dit-elle. Elle serrait le couteau comme si elle devait l'enfoncer dans la porte de chêne de la chapelle de ter-muren. Mais c'est comme si valère l'avait senti: quand elle se pencha vers

lui, il la regarda avec des yeux dilatés par la peur... ondine ne put supporter plus longtemps cette vue, elle se mit à prier à haute voix en lui portant le coup. Et valère, qui vit s'abattre le couteau, n'eut même pas la force de s'écarter... il n'imaginait sans doute pas qu'il pouvait encore échapper au destin... mais dans son stupide réflexe d'autodéfense, il étreignit la lame brûlante... oui, elle était brûlante... et pour cette raison l'étreignit plus fort encore: il pleura. Ondine pria: que votre règne arrive que votre volonté soit faite... elle hurlait ces paroles tout en essayant d'arracher le couteau des mains de valère. Et au beau milieu, elle entendit que sa mère zulma la folle s'était mise à prier avec elle dans la chambre voisine: et pardonnez-nous nos offenses amen.

LES FILLES DE L'USINE ONT UN AMOUREUX

La fin de l'histoire de valère fut qu'il eut un doigt coupé: vapeur leur père avait déchiré en bandelettes le drap ensanglanté... qui était de toute façon fichu... et en avait bandé la main de son fils qui ressemblait à une grande massue blanche: elle devint une massue rouge: on n'appela pas le docteur et personne ne demanda rien. Vapeur se tenait dans son atelier et pensait qu'il n'avait posé aucune question aux enfants, il les rejoignit dans la cuisine, mais, les mains sur le bouton de la porte, il regarda fixement devant lui – un morceau de plafonnage qui risquait de tomber du mur – puis il rentra dans son atelier. Et le soir, quand ils allèrent se coucher, ondine et valère côte à côte dans le même lit: il y avait quelque chose en-dessous d'elle... elle avança la main... le dégoût remonta de ses orteils jusque dans ses nattes brunes: d'un grand geste, elle lança le doigt hors du lit comme si c'était un animal étrange, un ver de terre. Puis elle parvint à rire de manière hystérique et retentissante... jusqu'à ce que la folie soit passée et que des larmes brûlantes se mettent à couler. Ça, cette chose qui mûrissait en elle l'étonnait et la troublait chaque jour davantage: pendant ses nuits de sommeil agité, elle ne s'accrochait plus à la crinière du cheval, mais se tenait près du poivrier qui urinait le dos à la haie... elle savait ce que c'était, mais refusait de le savoir... elle gardait les bras croisés sur sa poitrine, pour cacher quelque chose qu'elle ne voulait pas regarder... elle avait horreur de son frère quand elle pensait qu'il devait s'allonger tout contre elle nuit après nuit, et plus encore

quand elle pensait qu'elle lui avait un jour demandé de ne plus jouer avec leur cousine mais de toujours rester avec elle: elle le détestait, elle regrettait qu'il n'ait perdu qu'un doigt. Et le jour où elle apprit que les gens de ter-muren s'étaient amusés à le pourchasser comme un chien, rien que pour voir sa grosse tête balloter sur ses épaules, elle sentit qu'elle allait de nouveau avoir une crise de rage... pas à cause de ces imbéciles qui se tapaient les fesses tant ils riaient... mais à cause de valère, cet âne, ce fou à qui on n'apprendrait jamais rien, avec son ballon de baudruche sur les épaules. Elle se précipita vers eux... mais là où d'habitude elle croisait les bras, quelque chose se mit à sautiller sous l'effet de la course, et quelqu'un cria: qu'as-tu donc là, ondine? Elle crut disparaître sous terre: salaud, répliqua-t-elle. Mais une fois rentrée, elle se posa la même question: qu'as-tu donc là? Et elle ricana, méprisant le monde, se méprisant elle-même, et dieu qui l'avait faite telle qu'elle était. Néanmoins, le même soir, elle aperçut liza et les autres filles qui rentraient de l'usine de fil la filature... elles avaient les cheveux mêlés d'étoupes de filage, elles étaient en bande et riaient, elles avaient à présent la voix rauque et trouvaient que ce n'était pas grave de dire baise-moi-les couilles à la tombée du jour sur la route de la chapelle... elles parlaient justement de leur amoureux... mais parce que ondine s'approchait, liza dit à une autre: ce n'est pas vrai, il me l'a demandé mais je l'ai rembarré. Et quand elles se retrouvèrent seules à la chapelle de ter-muren, ondine lui demanda: que t'a-t-il demandé? Bof, répondit liza, on se moque de toi si tu n'as pas d'amoureux, mais on se moque encore plus de toi si tu en as un et que tu te retrouves dans le pétrin.

LES ÉLÉMENTS PLASTIQUES EN LITTÉRATURE

Regarde, dit johan janssens, j'ai écrit dans le journal sur goya et breughel et bosch, sur picasso et renoir et magritte, sur louis paul boon et les dessins d'enfants, et j'avais depuis tout un temps l'idée d'écrire sur les éléments plastiques en littérature, quand pardi, quelqu'un m'a devancé... et il ouvre le journal et lit:

combien d'écrivains comprennent par ex. l'essence et l'âme de l'élément plastique en littérature? ils sont attachés à leur propre expression artistique, le récit, et cherchent ce récit

partout ailleurs: ils demandent à une peinture d'être une illustration en couleurs, car l'élément plastique est lettre morte pour eux... évidemment ce défaut est visible dans leur œuvre, car s'ils tiennent compte du son des mots et du rythme, ils ne tiennent aucun compte de la ligne et de la couleur qui doivent également être une composante de leur prose. *Imagine que tu parlerais dans un récit d'ouvrières qui rentrent chez elles en fin de soirée, sur une route de campagne, par temps de pluie... comme il pleut, tu dirais que la route est boueuse... et tout en situant le lieu, tu le présenterais comme ceci: des ouvrières qui dans le soir et la pluie marchent sur la route boueuse de la chapelle. Cette route longe peut-être le long mur de l'usine de couvertures la labor... et regarde le mot couvertures qui est une répétition de l'image « ou » du mot route et du mot boue... comprends bien, je dis « image » et pas « son »... tu obtiens alors une peinture grise avec rien que des couleurs sourdes: soir pluie boue route mur usine de couvertures la labor ouvrières. Pour l'écrivain, c'est suffisant, il a créé une atmosphère, situé les choses et démarré le récit. Mais s'il comprenait la valeur de l'élément plastique, il ajouterait à ces teintes grises une couleur qui les avive un peu... parce que par ex. une teinte rouge ferait ressortir plus sombrement encore les autres teintes grises, les précipiterait à l'arrière-plan et susciterait ainsi une profondeur insoupçonnée. Et aussi parce que étant peintre, il aime la couleur sans plus, et que cette teinte chaude au milieu des autres montre l'amour de la peinture en soi. Pour obtenir cette teinte rouge, *il est possible de faire rire une des filles dans l'obscurité et la pluie...* le mot « rire » permettrait aussitôt d'atteindre le but espéré... mais du point de vue littéraire, cela ne conviendrait pas, au contraire... le rire n'est pas de mise ici, il brise le récit et dérange le sombre démarrage de la première phrase... imagine maintenant *qu'une des filles jure et dise baise-moi-le-cul...* les teintes grises disparaîtront aussitôt pour faire place au rouge flamme du mot tabou. On aura alors atteint le double but: c'est parfait comme peinture et c'est juste du point de vue littéraire et cela donne de la profondeur à l'atmosphère grise des ouvrières-qui-rentrent-chez-elles.*

Et johan janssens replie le journal en regrettant d'être arrivé trop tard, et dit que ça doit avoir été écrit par quelqu'un qui

doit connaître la route de la chapelle et l'usine de couvertures la labor... et comme il te voit rire avec un petit ricanement, il constate: ah, c'est comme ça!

LA HART EST BIEN GRASSE

Voilà donc où en étaient ysengryn, qui ne pensait qu'à 2 choses, que ses blessures étaient douloureuses et qu'il avait toujours faim, et reynart qui pensait au contraire qu'il devrait retourner les mains vides chez sa femme et ses petits... et il se demandait aussi à quoi servait un maître et seigneur si tout le monde pouvait être son propre maître et seigneur, et partager les choses... c'est-à-dire le butin... en plus belle justice? Au pays des aveugles, leborgne est maître et capitaine, approuva ysengryn qui se rappelait ce proverbe à cause de son œil fermé. Unissons-nous, dit reynart, et ils s'arrêtèrent et proclamèrent l'une ou l'autre république... celle de la Négation des choses existantes... mais en reprenant la route, ysengryn se rappela sa faim: c'est ça, unissons-nous... et il saisit reynart au collet dans l'intention de l'avaloir. Reynart s'était cependant imaginé tout autrement leur alliance, et il eut beau déclarer que ce n'était pas ainsi qu'ils atteindraient leur but commun... et qu'ils ne devaient pas marcher l'un contre l'autre, mais côte à côte – ses nobles paroles n'eurent pas plus d'effet qu'un pet dans une bouteille, et il en fut réduit à pêcher dans sa besace d'autres arguments plus comestibles. Louée soit la jeune république, il avisa un vilain qui traversait le champ avec une charge de porc sur le dos... mais ysengryn ne se rappelait que trop bien les massues dont les vilains vous battent l'échine: mène l'affaire et j'en ferai la critique, dit-il. Et c'est ainsi qu'il se contenta de regarder comment reynart alla s'allonger le long d'un chemin creux à la vue du vilain... holà, un renard à moitié mort, cria le vilain, ça fera un beau tour de col pour mon nouveau manteau... et il pressa le pas vers reynart, qui clopina un peu plus loin, si bien que le vilain courut un peu plus vite, et que reynart clopina un peu plus fort. Abrégeons: le vilain déposa son bacon et fit un dernier bond... mais le général ysengryn, qui avait suivi les

hostilités de loin, ramassa en hâte son bacon et mit les bouts, direction son trou... sur quoi reynart arrêta le jeu stupide et clopinant, si bien que le vilain s'arracha les cheveux parce qu'il avait à choisir entre rien et rien du tout: entre sa fourrure qui s'enfuyait et son bacon qui avait disparu. Mais ysengryn avait bel et bien oublié la communauté de la république, verrouillé sa porte et mis la viande à fumer dans la cheminée... et à reynart qui vint tambouriner à l'huis et tempêter qu'il voulait sa part, il répondit: comment, ta part... n'ai-je pas eu le bacon en échange d'une bonne critique? Je ne suis pas de ces poètes qui peuvent vivre de bonnes critiques, répliqua reynart, j'ai une femme et un enfant et j'ai de grands soucis au cœur. Et quand il entendit la commère du loup dire qu'il ne restait plus que la hart à laquelle la viande avait été attachée... donne-la à reynart, elle est bien grasse... il cria qu'il n'avait pas besoin de corde, car il n'allait pas encore se pendre: au contraire, j'ai l'intention d'aller en pèlerinage pour me protéger des amis malhonnêtes. C'est ça, répondit cette vilaine sorcière d'hersinde, va à notre-dame de ter-muren, et confesse-toi d'avoir excité mon homme à supprimer leborgne, et nous te recommanderons à dieu dans nos prières. Et moi, je vous recommanderai au diable, pensa reynart qui reprit la route et rentra chez lui, se roussit les tibias derrière le poêle et se rongea le cœur. johan janssens.

DOMMAGE QUE CECI ET DOMMAGE QU'AUTRE CHOSE ENCORE

Bah, la vie était dégoûtante pour ondine... et à la maison, derrière le poêle, dans le silence mortel de ter-muren, seule avec sa mère, elle lui reprochait que c'était péché de se marier et de coucher dans le même lit qu'un homme: elle reprochait les choses les plus folles à sa mère, les mots les plus inouïs s'échappaient de sa bouche... pourtant c'était comme si ce n'était pas elle qui prononçait ces mots, mais quelqu'un d'autre en elle: elle n'avait qu'à ouvrir la bouche pour en entendre tomber tous ces mots... pour en entendre déferler comme des eaux brisant une digue toutes ces choses dont elle avait rêvé la nuit et auxquelles elle n'osait plus penser le jour. Elle était un tonneau: elle ignorait tout ce qu'il

contenait : elle s'écoutait, pâle et bouche bée. Mais un jour où il pleuvait sans discontinuer, et où sa mère zulma la folle avait déjà donné de nombreux signes de nervosité, elle se leva soudain de sa chaise et s'avança lentement, conjurante, vers ondine : elle dit qu'ondine était un démon : tu me reproches des choses qui ne sont pas vraies, qu'il m'est arrivé quelque chose au château de ter-muren, que... que... Elle s'embrouilla dans ses mots, et balbutia que ce n'était pas vrai qu'elle couchait avec un homme, que carolus son père ne la touchait plus depuis que valère était né... et toi, tu es toi-même un démon, hurla-t-elle. De sorte que pendant quelques jours ondine fut folle de peur, elle avait l'impression que ce n'était pas sa mère, mais le monde entier qui l'avait traitée de Démon : elle commençait à y croire : elle errait dans la pluie, elle partait le long de la voie ferrée où avait fleuri le genêt, mais où il n'y avait plus à présent que quelques branches dénudées et détrempées... et à l'endroit où elle avait jadis adoré son saint frère valère, elle s'accroupit et fit caca. Je chie dessus, dit-elle, je chie sur le monde... elle s'essuya avec l'herbe humide et rentra en passant par la maisonnette qu'un peintre avait représentée sur une toile : elle la regarda et, vraiment, c'était pittoresque, plus encore à l'approche de l'automne : on y voyait un sureau mort et çà et là encore une fleur fanée... dommage qu'on voie les cheminées d'usine de la filature. Mais bon dieu, il en allait toujours ainsi : tout ce qu'ondine avait déjà vécu avait été beau, mais c'était dommage que ceci et dommage qu'autre chose encore... un miracle s'était produit en son honneur, mais c'était dommage qu'elle soit un démon... dommage qu'elle ait chié à l'endroit sanctifié où avait fleuri le genêt : et un doute grandissait en elle, si profond, tellement insondable.

HISTOIRE DU POIVRIER

Ha, te dit môssieu colson du ministère, ha, toi tu es assis au milieu des nuages ouatés d'un univers romanesque de carton et écris sur *ondinette de ter-muren*... mais moi qui foule le sol terre-à-terre de mes jambes caduques, j'ai entendu et vu ce qui suit : l'histoire du dénommé le poivrier qui travaille aussi au ministère, et qui a autrefois étudié pour être prêtre, mais a laissé repousser sa tonsure, et qui suit la procession de notre-dame de fatima avec un cierge allumé à la main, et qui raconte

qu'on peut aussi avoir un désir coupable en regardant une fleur... tu imagines ce qu'il va chercher... mais qui devient lui-même complètement cinglé quand le désir se met à turlupiner son sang encyclique... et qui chante sur un ton provocateur chaque fois que sa femme retombe enceinte : ce n'est pas pour une petite bouche en plus qu'on mourrrra de faim... mais qui, dès que le ministère est fermé, s'en va au fin fond de la ville pour bondir de derrière un coin quand passe une fille, ou pour rester planté contre une haie... moi môssieu colson du ministère je n'ose pas décrire davantage cette scène indécente, mais toi tu l'oses... et quand c'est une fille qui risquerait de le reconnaître : n'est-ce pas machin, le poivrier ? : il court à la police pour déclarer sur sa parole d'homme d'honneur que cette fille a attenté à son honneur. Et quand l'une ou l'autre mère accompagne sa fille à l'école pour expliquer le cas du poivrier, elle n'a pas le temps de dire deux mots que les nonnettes l'interrompent en disant que tout ça c'est des calomnies, et qu'on ne doit rien leur rapporter sur monsieur le poivrier... car il est si poli, il donne toujours un si grand coup de chapeau en disant « bonjour révérendes sœurs », et il porte un cierge allumé derrière fatima. Ha, mais moi, môssieu colson du ministère, je ne te raconterais pas tout ça si le poivrier n'avait pas écrit à mon jefdebureau que tu as écrit un mauvais livre et que je suis ton ami : et tu dois savoir que mon jefdebureau et moi étions bons amis déjà du temps de la guerre, quand il venait écouter le poste anglais avec nous, chez nous... tu te rappelles, hein, sur 1 500 mètres, turlulut turlulut... et maintenant mon jefdebureau ne vient plus chez moi mais préfère aller chez le poivrier ; ha, tu aurais dû écrire « le bandant grandit » au lieu de « la banlieue grandit », on serait alors devenus des amis du poivrier !

Et tu poses ta plume et hoches la tête, mais môssieu colson du ministère pose un index menaçant sur ta feuille presque noircie, et il ajoute : et sais-tu ce que je commence à croire ? que toutes ces jeunes femmes et ces jeunes filles *et ces ondinettes de ter-muren aiment voir rôder des poivriers, car il ne laisse pas passer un seul soir sans faire son cinéma... et depuis des années déjà... et il n'y en a jamais une qui l'accuse, qu'« un soir... il m'a... »*, mais

elles s'indignent ou elles font semblant de s'indigner. Et môssieu colson du ministère prend un air indigné parce que tu dis: bon, il ne faut pas exagérer, car j'ai déjà décrit comment ondinette de ter-muren avait rencontré le poivrier... et elle, elle était vraiment indignée.

UN SCÉNARIO DE FILM

Écrivain, tu m'as l'air... euh... un peu triste aujourd'hui, commence môssieu colson du ministère. Et tu lui répons: bah, môssieu colson, quelqu'un m'a pris au dépourvu en me demandant si nous ne pourrions pas par ex. réaliser un scénario pour un film sur breendonck¹⁰... j'y ai été emprisonné et toi, tu n'écris pas mal, on va goupiller ça tous les deux, a-t-il dit... et il a ajouté qu'on pourrait peut-être prendre l'histoire du grand prosper comme chose, comment dit-on, comme leitmotiv... tu te souviens du grand prosper, hein? Eh oui, môssieu colson, je me souvenais même de sa mère, charlotte la bigleuse, qui était une voleuse et une colporteuse de parapluies, et je me souvenais aussi du père du grand prosper, qui était un réparateur de parapluies et un querelleur toujours plein comme une barrique, qui en se disputant avec charlotte la bigleuse avait mis le feu à sa baraque de parapluies et n'avait pas réussi à en sortir et y avait cramé. Et le grand prosper alors s'était battu en espagne dans la brigade internationale... oh, disons plutôt qu'il y avait fait le voleur comme sa mère et l'incendiaire comme son père... si bien que le gouvernement républicain l'avait arrêté et renvoyé sur-le-champ ici... où sous la protection de monsieur le baron derenancourt-du-château il s'était aussitôt lancé dans des meetings contre la brigade internationale qui... disait-il... n'était qu'un ramassis de voleurs et d'incendiaires qui arrêtaient sur-le-champ les honnêtes garçons. Mais quand les nazis arrivèrent, il fut embarqué avec tous les éléments suspects, pour ou contre la république, et envoyé avec ses cliques et ses claques

10. Commune des environs d'Anvers où était situé un camp de concentration allemand (en fait un camp de transit) au cours de la guerre 1940-1944. (N.d.T.)

à breendonck... pour y jouer une fois de plus son vieux rôle de voleur et d'incendiaire et d'aventurier... et botter le cul de ses codétenus et leur cracher dessus à la grande joie des nazis. Mais quand il fut transféré avec toute la racaille à buchenwald... et démis de ses fonctions non officielles de bourreau... on l'attira par une nuit noire en un endroit désert du camp où il se fit rosser à mort – as-tu l'œil cinématographique? –, et moi, môssieu colson, j'ai commencé ce scénario dans ma tête: des murs et encore des murs et les ombres de toutes les sortes de peurs qui glissaient dessus, et une « petite goutte de sang sans fin » qui suintait d'en-dessous des portes fermées... et entre-temps les placards en ville: s.s. les cendres de tijnl battent sur ma poitrine¹¹... oh, un truc terrible qui balayerait d'un tour de bras tous les films à la noix – exception faite de l'idée de masereel¹², et de charlot agent de police de chaplin – mais voilà, môssieu colson, que j'apprends qu'on a déjà réalisé ce film sur breendonck, un truc qui ne devait pas être un réquisitoire, mais un film à faire pleurer à chaudes larmes dans les chaumières.

Bah, console-toi, dit môssieu colson du ministère, ce ne serait pas ici la belgique à 100 % si on ne te demandait pas d'écrire un sketch comique pour la radio, et à l'un ou l'autre pris au hasard un scénario sur breendonck.

11. « Les cendres de tijnl battent sur ma poitrine »: célèbre phrase de Thyl Ulenspiegel, qui porte sur la poitrine les cendres de son père Claes brûlé comme hérétique par l'opresseur espagnol (Charles De Coster, *La Légende et les aventures héroïques, joyeuses et glorieuses d'Ulenspiegel et de Lamme Goedzak au pays de Flandres et ailleurs*, 1867). Il est bon de rappeler ici qu' *Ulenspiegel* est composé d' *uyl* et *spiegel*, « hibou » et « miroir ». Le hibou, c'est l'homme qui met un masque de liberté, de candeur, d'amour et d'humanité, et, sans prévenir, présente aux gouvernants et gouvernés le miroir des sottises, des ridicules et des crimes d'une époque. (N.d.T.)

12. Frans Masereel (1889-1972), graveur, peintre et illustrateur belge. (N.d.T.)